23me Année | Mai 1936

Cahiers du Sud

POESIE ■ CRITIQUE ■ PHILOSOPHIE ■

SOMMAIRE

CHRONIQUES

NOTES — COMPTES RENDUS





REDACTION ADMINISTRATION : 10, Cours du Vieux Port, MARSEILLE
AGENCE GÉNÉRALE : Librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, PARIS
France : Le N° : **6** fr. **Étranger** : **7** fr. **50**

Nº 183. 23me Année. Mai 1936.

Cahiers du Sud

Tome XIV. — 1er Semestre 1936

Une séance de Pose

Cette palmeraie du sud tunisien était dévorée par les mouches — des mouches minuscules et bleues — qui même en débordaient, lui faisant à l'extérieur comme un barbelé de vies dégoûtantes. Des nègres, nus quasiment, la corde attachée aux reins, tiraient de l'eau, avec des cris sans nom qui leur donnaient de la force. En deux heures, je n'avais aperçu d'autres femmes que des fillettes cambrées, aux seins menus, et des négresses arrachant des légumes. Mais en revanche des bandes de garçons, accrocheurs, d'ailleurs polis, et portant toujours à leur chechia, qui une rose, qui un bouquet entier de petite roses, (et quelquefois, le plus petit, un simple bouton de rose, comme il convenait à son âge plus tendre) tandis que les fillettes n'avaient jamais de fleurs sur elles, comme s'il n'y avait que les garçons qui cherchassent à plaire. Cette palmeraie me décevait fort. En France, j'avais cru naïvement que dans les oasis il y avait de l'ombre. Mais c'était là une croyance tout-à-fait fausse, il n'y avait pas d'ombre, ou s'il y en avait quelque part une petite tache un peu dense, elle avait été repérée déjà et était si bien constellée d'excréments qu'il était impossible de s'y asseoir, ce qui montre que ce n'est pas là une particularité des coteaux de Meudon, et qu'il y a — quel repos pour l'esprit ! — des lois universelles. J'avais cru aussi qu'une oasis devait exhaler un parfum paradisiaque, et il me fallait reconnaître qu'il n'émanait de celle-ci aucune odeur. S'il m'arrivait de

regarder au visage, sans y prendre garde, un homme ou un enfant, l'indigène croyait qu'on demandait ses services, et se précipitait. « Je ne peux tout de même pas marcher les yeux baissés, comme une nonne ! » Je me prenais la figure dans de véritables nuages de toiles d'araignées suspendues entre deux branches ; je me piquais les doigts aux pointes acérées des palmes ; des traverses à hauteur d'homme, barrant les chemins encaissés, arrêtaient mon cheval. Bref, je n'en revenais pas, de combien le Bois de Boulogne est un endroit agréable et plus poétique qu'une oasis, et de combien le bocage normand se prête mieux à la douceur de vivre.

L'heure méridienne était celle de la plus grande solitude : le matin, les indigènes se rendaient aux jardins, au crépuscule ils en revenaient, portant des herbes, des palmes, du bois mort, des racines, et les chemins en étaient peuplés. J'allais au pas de ma monture, parmi des orchestres de mouches, dans les chemins de vase pâle, et les troncs de palmiers, et les poissons dans les seguias, eux aussi étaient couleur de vase pâle. Dans le vert poussiéreux et jaunâtre des palmes, le vert des abricotiers étincelait de jeunesse, vivifié encore par les fleurs capucine des grenadiers. Les puits portaient des cornes de bœuf, les jardinets des squelettes de thorax ou de tête de cheval, contre le mauvais œil. Il y avait de petits étangs patibulaires, à l'eau morte, d'un vert de poison, où parfois un serpent nageait, la tête hors de l'eau, avec une vitesse affreuse. Ce qui m'émouvait, c'était de voir un peu de cendres au-dessous de trois pierres — là des êtres humains étaient venus, et peut-être des femmes — mais surtout la teinte bleuâtre de l'eau dans une aiguade : là, sans nul doute, des femmes avaient lavé du linge...

A un emplacement où, la veille, des petites filles ramassaient des palmes et des branches, je les retrouvai. Mais cette fois je remarquai parmi elles une silhouette qui la veille n'était pas là, et que je jugeai charmante. Une fille de quatorze ans environ, aux seins nouveaux, aux épaules droites, aux pieds puissants, avec des yeux à faire flamber une botte de paille à dix mètres. J'arrêtai mon cheval, et, interpellant la compagne immédiate de cette belle enfant, lui posai, en arabe, la question la plus sotte qu'il fut possible

de lui poser, puisque les Arabes ne savent jamais leur âge : « Quel âge as-tu ? »

La petite fit le salut militaire et répondit en français :

— Oui, Mossiou !

Là-dessus les cueilleuses de branches se mirent à rire, et la force de leur rire les pliait en avant, comme le vent plie des rameaux. La grande, celle qui me plaisait, riait elle aussi, mais sans bruit, discrètement, comme une aînée sérieuse. Son rire n'était pas joli, car en riant elle abaissait les coins de la bouche, mais je l'aimai, parce que déjà j'aimais tout d'elle. Je me baissai, et esquissai le geste de toucher un bracelet qu'elle avait au poignet. Elle recula d'un saut et dit (sans intonation de colère) quelque chose que je ne compris pas, et qui de nouveau fit rire les petites. Ne me sentant pas très aguerri au flirt arabe, et en public, je ne sus plus que dire, ris avec elles, et poussai mon cheval en avant.

Je n'eus pas de peine à amener la petite chez moi, quelques jours plus tard. Je voulais la faire poser, et exécuter quelques dessins d'elle.

Maintenant elle était là, portant ses seins devant elle, enveloppée de l'air seul pour tout vêtement. Je la jugeai admirable. « Enfin, des seins ! » Cela semblait incroyable, qu'elle fût du même sexe que ces Parisiennes qui venaient se présenter comme modèles chez moi, et de qui les dos déjetés et blêmes évoquaient une planisphère céleste où les étoiles seraient des boutons, et les planètes des marques de ventouses ; tout cela, à peine dévêtu, attirant les mouches comme de la viande avariée. (Par une ironie qui en dit long sur l'absence de tout sens esthétique chez les artistes et chez le public, c'étaient *toujours* les corps des modèles professionnels qui étaient les plus affreux ; et les malheureuses cependant vivaient de cette horreur !) Dans l'Europe civilisée, la femme a été comme livrée au vandalisme dans les éléments les plus certains de sa beauté ; le pied et les seins déformés par l'arbitraire de la mode ; les épaules, par le défaut de vie physique. Et comment pouvoir désirer — c'est-à-dire, ensuite, chérir avec tendresse — une femme qui n'a pas de belles épaules ? Comment l'amour peut-il survivre à ce massacre des seins innocents ?

Mais pour moi, qui me rappelais les pieds chétifs,

racornis, maltraités, marqués en rose par la pression du soulier, des « modèles femmes » de Paris, et les pieds grossiers, couverts de mals divers, toujours sales et malodorants, des « modèles hommes », c'étaient surtout les pieds de la petite qui me retenaient : je les trouvais une absolue magnificence. De même que les neuf dixièmes des gens ne remarquent pas l'intelligence sur un visage — des milliers de gens croisent un prince de l'esprit sans rien distinguer sur ses traits qui le rejette à part des autres passants, — de même, le sens de la beauté du pied est complètement perdu dans le monde moderne ; le mot de *pied* y fait rire, et c'est tout. Les pieds de la petite étaient ceux des êtres qui vont pieds nus : grands, larges, pleins, solides, tout sombres, mais la plante éclairée, comme si elle recevait le reflet du feu ; le talon n'en était même pas fendillé, comme il l'est souvent chez les indigènes ; elle avait toujours marché pieds nus, et il semblait qu'elle n'eût jamais marché sur eux ; ils étaient brûlants quand je les touchai (car, tout de suite, j'avais commencé d'eux une étude). Et ces pieds semblaient avoir leur sensibilité et leur intelligence propres. Maintenant qu'elle était étendue, sans cesse leurs orteils bougeaient avec indépendance ; tout à l'heure, prenants, ils épousaient le sol : les orteils, quand elle descendait une marche, s'abaissaient, contournaient le rebord de la marche. Ses pieds étaient des personnes, qui se suffisaient à elles-mêmes ; on en aurait été amoureux comme de personnes. Il semblait impossible que la créature à laquelle ils appartenaient pût être vile. Mais pour moi, qui aime le naturel, et déteste le mensonge, il y avait dans ces pieds émouvants un mensonge, le henné qui en teignait les ongles ; et la laideur et le ridicule de ce barbouillage ne cessaient de m'offenser, comme du rouge sur les lèvres d'une Européenne.

Je dessinais. Je n'avais apporté qu'une planche, deux estompes, une gomme et un crayon mine de plomb. En ce temps-là, je ne cherchais plus à faire que des lignes, dédaignant la couleur, que je trouvais vulgaire : du moins c'était ma disposition du moment. Désinvolte, la planche sur les genoux, la main gauche posée avec nonchalance sur la table, je dessinais l'enfant, sifflant à tue-tête, comme un peintre en bâtiments sur son échelle.

Maintenant je m'animais, et cette harmonie corporelle qu'était la petite, insufflant en moi ce qu'insuffle en un chef d'orchestre l'harmonie musicale, j'avais les mêmes mouvements de tête qu'a le maestro, les mêmes rejets du buste en arrière. Parfois je m'arrêtais tout-à-coup, devant quelque problème incompréhensible pour un autre que pour moi. Ce que je voulais, c'était une ligne pure, et, avant de la tracer, j'avais de l'inquiétude, hésitais un instant, n'osais me lancer, la bouche entrouverte, comme un équilibriste qui se dispose à exécuter un exercice périlleux. « Je souffre », dis-je, à voix haute. Ma nervosité se voyait à mon tic de passer la main sur le papier pour essuyer les râclures de la gomme, même s'il n'y en avait pas. Cramponné maintenant à la planche, comme à son volant le conducteur d'une auto de course, l'angoisse sur les traits, je créais la ligne, et aussitôt mon visage se détendait, ou bien au contraire, il y venait cette expression excédée du matador qui, pour la *nème* fois, vient de manquer son coup : rapide succession de soleil et d'ombre, comme le ciel se couvre et se découvre, d'instant en instant, sur certains points névralgiques de la terre.

Elle, d'abord, devant cette mimique, elle avait eu un grand sourire. « Pourquoi souris-tu ? » « Parce que vous me regardez. ».Et j'admirai la délicatesse de cette réponse, alors qu'elle souriait à cause de mes grimaces. Mais bientôt elle se mit à trembler, de la fatigue de garder si longtemps la pose. Ne sachant pas que la fatigue musculaire fait trembler, en voyant cela une expression de peur vint sur ses traits. Je suspendis la pose, fatigué, moi aussi, de la fatigue nerveuse de ma création. Sur mon dessin je voyais un coup de crayon dominateur, quand tout cela avait été fait dans une telle anxiété.

Je commençai un autre dessin. Mais peut-on dire que c'était la jeune Bédouine que je dessinais ? D'abord ce dessin avait reproduit ses traits ; et puis, en chemin, une inspiration était venue, et la forme qui peu à peu apparaissait sur le papier ne rappelait quasi en rien celle du modèle, bien que je continuasse d'instant en instant à lever les yeux pour me référer à son visage. tandis que ma main traçait ce visage imaginaire, — né de quelles régions obscures ? Puis j'enlevai un croquis d'elle, dans une autre pose, où je lui

fis une tête de serpent. Tout ce temps, je songeais que ce dessin serait admiré, et ce que je pensais si souvent : « Une femme qui m'aime m'ennuie », j'aurais pu le dire aussi d'un grand nombre de mes admirateurs. Leur admiration m'agaçait parce que je savais combien j'aurais pu faire mieux si j'avais donné plus de temps, d'application et de goût à mon œuvre ; parce que, comme l'amour donné vous crée une sorte d'obligation d'y répondre, l'admiration de quelqu'un qu'on estime vous crée une sorte d'obligation de la mériter davantage (et quel devoir plus amer pour moi, de qui toute la règle de vie tourne autour de l'absence de contraintes ?) mais surtout parce que je savais sur quel malentendu l'admiration, comme le blâme (qui pour moi sont tout un), sont fondés, et qu'il n'est pas d'artiste digne de ce nom qui, s'il pouvait lire exactement dans l'âme de la personne qui l'admire, ne préférât être ignoré d'elle, et parfois même subir son mépris.

Tandis que je dessinais ces formes étranges, nées de la petite, mais échappées d'elle, montaient en moi toutes les raisons, toujours présentes, toujours pressantes, que je me donnais de mésestimer mon œuvre et de lui dénier l'importance. Je savais que le portrait que j'avais fait d'elle en premier lieu, une bonne demi-douzaine d'hommes, en France seulement, auraient pu le faire ; mais que, ces dessins d'à présent, moi seul étais capable de les créer. Ce caractère unique de mon talent, je le reconnaissais, la critique, le public le reconnaissaient, et cependant, dessinant cela, je n'en avais aucune joie. Je me disais : « Probablement est-ce de la qualité la plus haute. Probablement cela restera-t-il en partie. Et, en même temps, je sais que cela n'est pas grand'chose. » Mais, si je me jetais ainsi moi-même à l'abîme, sans peine non plus que sans plaisir, c'était que j'y engouffrais avec moi toute la création de la pensée et de l'art depuis que le monde existe, toutes les œuvres des philosophes, des poètes, des musiciens, des artistes, tout cela, notable sans doute, et jouant son rôle dans l'humanité, mais qui en même temps *n'était pas grand'chose*. Cela, je l'avais dit, un jour, dans une interview : « Nous sommes tous surfaits, et moi le premier. » Mais on avait cru à une boutade d'un goût douteux, à un déplaisant *fishing*.

Une fois de plus, une fois encore, là, dessinant ces

dessins qui allaient être vendus très cher, entrer dans des collections, finir dans des musées, ne disons pas que je maudis, ce mot pourrait sembler de ceux dont il faut rabattre, mais je regrettai ce don que j'avais reçu. A quoi m'avait-il servi ? Les sociétés où vos semblables vous acclament, je les fuyais. Les femmes qu'attirent les hommes célèbres, je les rabrouais durement : les trois-quarts des femmes que j'avais eues ne m'avaient connu que sous un faux nom. Les petits honneurs ? J'avais pensé d'abord qu'ils auraient pour moi une utilité pratique (la seule qui m'intéressât en eux), qu'ils faciliteraient mes aventures, mais bientôt j'avais dû reconnaître qu'ils ne m'étaient d'aucune utilité. L'argent ? Je n'en avais pas besoin. La postérité ? Je m'en fichais. Alors, en définitive, mon art, quand je regardais en arrière, qu'avait-ce été dans ma vie ? Eh bien, il me fallait répondre la réponse éternelle : mon art, c'était quelque chose qui m'avait *pris du temps*. Pris du temps, réduit ma part de vivre, réduit ma vie, comme l'eût fait de la maladie, ou de la prison, ou une occupation de bureau. « Eh ! dira-t-on, il n'a qu'à poser ses pinceaux, ce beau monsieur, puisqu'ils l'embêtent tant ! » Bien des fois j'y avais songé. Moi qui n'avais pas d'espérance, parce que je n'imaginais rien que je ne possédasse, je m'étais créé de l'espérance avec la phrase : « Quand je ne peindrai plus... » Mais, par faiblesse, par lâcheté, à cause du « talent enfoui », parce que « ce serait tout de même bête... » j'avais continué jusqu'alors, pensant seulement que je *circonscrivais le mal* en ne consacrant à mon art que les heures où je ne me sentais bon à rien d'autre.

Henry de MONTHERLANT.

Présentation de Rafael Alberti

Rafael Alberti est aujourd'hui considéré comme un des plus grands poètes de l'Espagne contemporaine. Il est né à Cadix, le 16 décembre 1902, d'une famille bourgeoise et catholique. Il y a fait ses études jusqu'au moment où, en 1917 sa famille quittant la cité gaditane, il s'en fut avec elle à Madrid. Là, il s'adonna pendant quelques années à la peinture et, en 1922, exposa à l'Aténeo. Mais sa santé l'oblige alors à se retirer dans la rude et belle Sierra de Guadarrama. C'est alors qu'il compose ses premiers poèmes. Ils les réunit dans le recueil intitulé « Marinero en tierra » et il obtient ainsi le Prix National de littérature. Par la suite, il publie « La amante » (1925), « El alba del alheli » (1925-1926), « Cal y Canto » (1926-1927), « Sobre les Angeles » (1927-1928), « Consignes » (1933) et « Un fantasma recorre Europa » (1933). Mais l'activité d'Alberti ne se limite pas à ses seuls travaux poétiques : le théâtre l'attire et c'est ainsi qu'il fait représenter en juin 1931, par la grande artiste espagnole Margarita Xirgu, « Fermin Galan », « romance d'aveugle » en trois actes, dix épisodes et un épilogue, sans oublier un « auto » en un acte, « El Hombre deshabitado » crée par le Théâtre de la Zarzuela, en février 1931.

L'œuvre encore inédite d'Alberti est importante. On y trouve plusieurs recueils de poèmes, parmi lesquels « Yo era un tonto y lo que he visto me ha hecho dos tontos », « De un momento à otro », et cinq pièces de théâtre où l'on trouve un mystère « Santa Casilda » et une farce « El hijo de la gran puta ». De plus, il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'Alberti a vécu en France et en Allemagne, et qu'il a séjourné trois mois en U.R.S.S.

*
* *

L'œuvre poétique d'Alberti, du moins celle qui va de « Marinero en tierra » à « Cal y Canto », trahit certes de grandes influences. Lui-même les a avouées. Les poètes anonymes du « Caccionero » et du « Romancero » espagnols, Garcilaso de la Vega, Luis de Góngora, Lope de Vega et, plus près de nous, Gustave-Adolphe Bécquer, Baudelaire, le précurseur génial Juan Ramon Jimenez et Antonio Machado l'ont aidé à se découvrir lui-même et à conquérir peu à peu sa riche et profonde originalité. Le centenaire, en 1927, de Luis de Góngora a eu, dans l'œuvre d'Alberti une répercussion indiscutable. Il n'était pas le seul, du reste, à ressentir violemment la beauté de l'œuvre gongorine. Jorge Guillén, un autre pur poète, devait lui aussi l'éprouver. Mais tandis que ce dernier s'attachait plutôt à la matière même de son glorieux modèle, c'est jusque dans la forme, la syntaxe, les volutes contournées de la phrase qu'Alberti orientait son hommage. Tant et si bien qu'il a pu être considéré, à un certain moment, comme le poète même du néo-gongorisme. Qu'on ouvre, par exemple, « Cal y Canto ». On y lira non sans surprise et satisfaction des fragments d'une « Soledad tercera » dont le ton et la forme constituent une admirable tentative de rénovation du style gongorin.

Si grande, comme on le voit, que fut sur Alberti l'influence de Góngora et de quelques autres poètes, il ne faudrait point en conclure que cette influence entravât son imagination et l'attachât à une poétique de seconde main. Tout au contraire. Avec Garcia Lorca, autre grand poète andalou, avec Jorge Guillén, le plus pur d'entre les Castillans, Alberti est à coup sûr un des talents les plus personnels de la jeune poésie espagnole.

Dès son premier recueil, Alberti manifestait en effet son originalité. On rencontre dans « Marinero en tierra » ce profond amour de la forme populaire, directe et optimiste comme elle sait l'être en Espagne, et aussi ses premières préoccupations néo-gongoristes. La mer, vue de la terre, idéalisée, est pour lui ce que l'Albaicin est pour Garcia Lorca — Garcia Lorca qui a tiré du « cante jondo » l'essence brûlante de sa poésie. —

Alberti respecte le folklore, si riche et si expressif en Andalousie, il le stylise à sa manière. Populaire, certes, il demeure toujours artiste.

Dans « Cal y Canto », le poète semble avoir assimilé quelques-unes des formules poétiques mises en œuvre en France depuis la fin de la guerre. Certains poèmes, comme « Madrigal al billete de tranvia » ou « Carta abierta » révèlent une tendance assez marquée vers un « modernisme » un peu gratuit, tendance délibérément acceptée, par ailleurs, dans un autre poème, « A Miss X ; enterrada en el viento del Oeste ». Mais c'est dans « Cal y Canto » qu'on peut lire l'extraordinaire « Corrida de toros » où tout ce qu'il y a d'andalou chez Alberti se manifeste avec exhubérance et lyrisme. Et c'est enfin dans ce même recueil qu'Alberti ne l'oublions pas, insère son « Homenaje à D. Luis de Gongora y Argote » avec la « Soledad tercera » que j'ai déjà mentionnée.

Mais voici, en 1929, « Sobre los Angeles ». Ce dernier livre de Rafael Alberti (affirmait la bande qui entourait le volume) inaugure une nouvelle étape dans son œuvre poétique. Les noms de Blake, Novalis, Poë, Baudelaire... peuvent être évoqués pour le situer. Avec ce livre, la nouvelle poésie atteint le plus haut niveau d'universalité.

Il n'y a rien à ajouter et moins encore à retrancher à cette déclaration catégorique. Alberti, avec cette œuvre décisive, rompt les dernières amarres qui le retenaient encore à la terre et le voici, dans ses nouveaux poèmes, se jetant carrément en plein ciel à la rencontre de ces anges fantastiques et irréels qui habitent désormais son esprit et peuplent son nouvel univers.

Les « anges » d'Alberti, qu'il qualifie volontiers des épithètes les plus étranges, on chercherait vainement leurs traces en quelque site déjà connu et prospecté. Ce sont des anges créés par lui, mis au monde par l'unique vertu de son verbe et qui, du néant d'où il les tire, vont rejoindre aussitôt dans le ciel vertigineux et phosphorescent de la poésie un Blake, un Novalis, un Baudelaire et peut-être aussi, un André Gaillard.

Il semble, en effet, que dans « Sobre los Angeles » Alberti ait, à sa manière, assimilé les dernières découvertes du Surréalisme français. Il faut bien écrire

« assimilé » car rien, dans ces poèmes, ne paraît directement inspiré par une trop facile surenchère. Le lyrisme d'Alberti, au contraire, libéré de ses ultimes chaînes, retrouve tout naturellement son propre climat, son propre univers. Climat et univers sont irrespirables ; d'une tension permanente et farouche, où le « rêve éveillé » dicte un vocabulaire intense, imagé à l'extrême, vibrant de métaphores parfois gratuites, souvent belles, toujours inattendues.

Par un singulier retour des choses, ou plutôt une coïncidence dont le mystère même de la poésie est responsable, c'est au milieu de cette faune d'anges apocalyptiques qu'Alberti rencontre soudain l'ombre de Gustave-Adolphe Bécquer, le grand poète du Romantisme espagnol, dont les « Rimes » (malheureusement inconnues en France) donnent la mesure d'une époque au même titre que « Les Fleurs du Mal » ont pu le faire chez nous. A première vue, certes, rien, dans le ciel tumultueux d'Alberti ne laissait présager semblable rencontre. Le doux, le pur, le douloureux Bécquer, s'il eût connu les « anges » du jeune poète eût reculé de frayeur. Mais ici c'est Alberti lui-même qui tend la main et fait toutes les avances. Naguère, cela lui avait fort bien réussi avec Góngora. Et, aujourd'hui, pourquoi ne point conclure qu'il en est de même avec Bécquer ? Isolés au milieu de tous ces « hôtes des nuages », voici les « Tres recuerdos del cielo » Poésie abstraite, sans doute, mais dans laquelle Alberti-le-Bécquérien exploite une fois de plus sa richesse lyrique, son abondance créatrice et surtout cette sorte de musicalité intérieure dans laquelle baignaient déjà tous les autres poèmes du recueil, qui est et qui demeure sans conteste un des plus beaux et des plus significatifs de la poésie espagnole contemporaine.

Louis Emié.

Sur les Anges

PARADIS PERDU

A travers les siècles, par
le néant du monde,
moi, sans sommeil, te cherchant.

Imperceptible, derrière
moi, sans me toucher les épaules,
mon ange défunt, vigie.

Où est le Paradis, ombre,
toi qui as été ?
Silencieusement demande.

Villes ne répondant point,
fleuves sans paroles, pics
sans échos et mers muettes.

Personne ne sait. Les hommes
figés, debout, sur le bord
arrêté des sépultures,

m'ignorent. Les oiseaux tristes,
chants pétrifiés, rumb en extase

aveugles, ne savent rien.
Sans soleil, les vents anciens,
inertes, pour voyager

par lés lieux, se relevant
calcinés et retombant
sur le dos, se taisent presque.

Dilués, cachant en eux
une vérité sans forme,
les cieux s'éloignent de moi.

Maintenant, au bout du monde,
sur le dernier fil, glissant
un regard,

morte en moi toute espérance,
je cherche en les noirs abîmes
ce portique vert.

Oh! cette brèche ombreuse! Ce
bouillonnement de la terre !
Quelle confusion de siècles !

Arrière, arrière ! Bitume
de ténèbres, de silence !
Mon âme, ah ! combien perdue !

— Ange mort, éveille-toi.
Où donc es-tu? Illumine
de ton rayon le retour.

Silence. Encore silence.
Immobile bat le pouls
de la nuit sans fin.

Paradis perdu ! Perdu
pour que je te cherche,
sans lumière pour toujours.

L'ANGE AVARE

Des gens de carrefours,
de villages et de pays qui ne sont pas sur la carte,
discutaient.

Cet homme est mort
et il l'ignore.
Il veut attaquer une banque,
voler des nuages, des étoiles, des comètes d'or,
acheter le plus difficile:
le ciel.

Et cet homme est mort.

Des tremblements souterrains lui secouent le front.
Chutes de terre détachée,
échos délirants,
bruits confus de pioches et de bêches,
les oreilles.
Les yeux,
lumière d'acétylène,
galeries dorées, humides.
Le cœur,
explosions de pierres, jubilations, dynamite.

Il rêve avec les mines.

LES ANGES MORTS

Cherchez, cherchez-les:
Dans l'insomnie des canalisations oubliées,
dans les caniveaux interrompus par le silence des ordures.
Non loin des flaques d'eau incapables de garder un [nuage,
des yeux perdus,
une bague cassée
ou une étoile piétinée.

Parce que je les ai vus:
dans ces décombres momentanés qui apparaissent dans les épais brouillards.
Parce que je les ai touchés:
dans l'exil d'un voleur défunt,
Venu à rien depuis une tour ou un char.
Jamais au delà des cheminées qui s'écroulent
Ni de ces feuilles tenaces qui se collent aux souliers.

Dans tout cela.
Plus dans ces éclats vagabonds qui se consument sans [feu,
dans ces absences profondes dont souffrent les meubles branlants,
Pas loin des noms et des signes qui refroidissent sur les murs.
Cherchez, cherchez-les:
sous la goutte de cire qui ensevelit la parole d'un livre.
Ou la signature d'un de ces coins de lettres
qui apporte en roulant la poudre.
Près du tesson perdu d'une bouteille,
d'une semelle égarée dans la neige,
d'un rasoir abandonné au bord d'un précipice.

L'ANGE SURVIVANT

Rappelez-vous.
La neige apportait des gouttes de cire, de plomb fondu et des dissimulations de fille qui a donné la mort à un cygne.
Une main gantée, la dispersion de la lumière et le lent assassinat.
La déroute du ciel, un ami.

Rappelez-vous, ce jour, rappelez-vous.
N'oubliez pas que la surprise paralysa le pouls et la couleur des astres.
Dans le froid, deux fantômes moururent.
Par un oiseau, trois petits anneaux d'or
furent découverts et enterrés sous le givre.
La dernière voix d'un homme ensanglanta le vent.
Tous les anges perdirent la vie.
Sauf un, blessé, l'aile coupée.

CHANSON DE L'ANGE MALCHANCEUX

Tu es celui qui va :
l'eau qui me porte
qui me laissera.

Cherchez-moi dans la vague.

Ce qui va et ne revient :
vent qui s'éteint et s'allume
dans l'ombre.

Cherchez-moi dans la neige.

Ce que personne ne sait :
terre mouvante
qui ne parle à personne.

Cherchez-moi dans les airs.

L'ANGE MEPRISABLE

Brûlant ce qui est froid,
ta voix me saisit :
viens dans mon pays.

Des villes t'attendent,
sans vivants ni morts,
pour te couronner.

— Je m'endors,
Personne ne m'attend.

TROIS SOUVENIRS DU CIEL

Hommage à Gustave Adolphe Bécquer.

PROLOGUE

Ni la rose ni l'archange n'avaient accompli leurs années.
Tout, antérieur au bêlement et au pleur.
Quand la lumière ignorait encore
Si la mer naîtrait garçon ou fille.
Quand le vent songeait aux chevelures à peigner,
Et les œillets au feu à allumer et les joues
Et l'eau à ces lèvres paresseuses où boire.
Tout, antérieur au corps, au nombre et au temps.
Alors, je me rappelle qu'une fois, dans le ciel...

PREMIER SOUVENIR

...un lis tranché...
G. A. Bécquer.

Elle se promenait avec l'abandon d'un lys pensif,
Comme d'un oiseau qui sait qu'il va naître.
Se mirant sans se voir dans une lune qui faisait un miroir du songe
Et dans un silence de neige qui exhaussait ses pieds.
Dans un silence de brève apparition.
C'était avant la harpe, la pluie et les paroles.

Elle ne savait pas.
Blanche disciple de l'air,
Elle tremblait avec les étoiles, avec les fleurs et les arbres
Sa stature, sa verte taille.

Avec mes étoiles
Qui, ignorant tout,
Pour creuser deux lagunes dans ses yeux
La noyèrent dans deux mers.

Et je me rappelle...

Plus rien: morte, s'éloigner...

SECOND SOUVENIR

...rumeurs de baisers et battements d'ailes
G. A. Bécquer.

Avant aussi,
Bien avant la rebellion des ombres,
Avant qu'il ne tombât sur le monde des plumes incen-
[diées
Et qu'un oiseau pût être tué par un iris.
Avant, avant que tu me demandes
Le nombre et la place de mon corps.
Bien avant le corps.

A l'époque de l'âme.
Quand tu abritais dans le front sans couronne du ciel
La première dynastie du sommeil.
Quand toi, en me regardant dans le néant,
T'inventas la première parole.

Alors, notre rencontre.

TROISIEME SOUVENIR

...derrière l'éventail
de plumes et d'or...

G. A. Bécquer.

Les valses du ciel n'avaient pas encore marié le jasmin à la neige,
Les airs ne pensaient pas à la possible musique de tes cheveux,
Le roi n'avait pas décrété qu'on enterrerait la violette dans un livre.
Non.

C'était le temps où l'hirondelle voyageait
Sans nos initiales dans le bec
Où les campanules et les liserons
Mouraient sans escalader les balcons et les étoiles.
Le temps
Où il n'y avait pas de fleur qui appuyait la tête sur l'épaule d'un oiseau.

Alors, derrière ton éventail, notre première lune.

CHATIMENTS

C'est lorsque des golfes et des baies de sang
Coagulés en astres défunts et vindicatifs,
Inondent les songes.
Quand les golfes et les baies de sang
Ecrasent la navigation des lits,
Et quand à la droite du monde meurt un ange oublié.
Quand les vents ont un goût de soufre
Et les bouches nocturnes, un goût d'os, de verre et de fil de fer.
Ecoutez-moi.

Je ne savais pas que les portes changeaient de place,
Que les âmes pouvaient rougir de leurs corps,
Et qu'à la fin d'un tunnel la lumière apportait la mort,
Ecoutez-moi encore.

Ils veulent fuit ceux qui dorment.
Mais ces tombes de la mer ne sont pas immobiles,
Ces tombes qui s'ouvrent par abandon et fatigue du ciel,
Ne sont pas stables,
Et les aubes trébuchent avec des visages défigurés.
Ecoutez-moi encore. Encore plus.

Il y a des nuits dans lesquelles les heures deviennent pierre dans les espaces,
Dans lesquelles les veines ne marchent pas,
Où les silences dressent des siècles et des dieux futurs.

Un éclair mêle les langues et renverse les paroles.
Pensez aux sphères détruites,
Dans les orbites secs des hommes déshabités,
dans les millénaires muets.
Plus, plus encore. Ecoutez-moi.

On voit que les corps ne sont pas où ils étaient,
Que la lune se refroidit d'être regardée
Et que la larme d'un enfant déforme les constellations.
Les cieux moisis oxydent nos fronts déserts,
D'où chaque minute enterre son cadavre sans nom.
Ecoutez-moi, écoutez-moi à la fin.

Parce que toujours il y a une fin postérieure à la chute des déserts,
A l'avènement du froid dans les songes qui se délivrent,
Dans les écroulements de la mort sur le squelette du néant.

Rafael ALBERTI.

(Version française de Louis EMIÉ.)

Les Espagnols, derniers individualistes

Voici ce qu'écrivait un Anglais, sur la France, du temps de Napoléon I[er] : « Les Parisiens possèdent une admirable police, mais ils paient bien cher un tel avantage. Je préfère voir, tous les trois ou quatre ans, une demi-douzaine de gens se faire égorger dans Ratcliffe Road, que d'être obligé de subir des visites domiciliaires, l'espionnage, toutes les insupportables machinations de Fouché. »

Seuls en Europe les Espagnols pensent encore ainsi et agissent en conséquence.

Même la dictature de Primo de Rivera, qui dura de 1923 à 1930, ne fit pas exception à cette règle espagnole. Sans doute déporta-t-il, emprisonna-t-il ses adversaires, suspendant les garanties constitutionnelles et la liberté de la presse, mais chaque soir en quittant son bureau il continuait à faire sa promenade habituelle de une heure dans les « calles » de Madrid, pleines d'une foule bruyante. En d'autres pays, les dictateurs cachent la nécessité où ils sont d'avoir une police sous des formules pompeuses comme celle-ci : « Tout pour l'Etat; rien en dehors de l'Etat; rien contre l'Etat ». Une telle formule, et ce qu'elle suppose, seraient également inconcevables en Espagne.

C'est que l'Espagne, malgré son grand passé, malgré sa nonchalance, est encore une des plus jeunes collectivités nationales, la plus jeune peut-être. La lutte de la « reconquista », au xv[e] siècle, n'est pas une guerre nationale mais une série de croisades occidentales. En Espagne les croisades ne durèrent pas deux siècles comme en France et en Italie, mais beaucoup plus longtemps. En un certain sens, n'était la tolérance universelle qui prévaut maintenant chez les Espagnols, on pourrait presque dire qu'elles sont encore

dans l'air. Cervantès ne conte-t-il pas, dans son immortel *Don Quichotte,* l'histoire du captif qui à réussi à s'échapper en compagnie de la belle Mauresque tombée amoureuse de lui et qui débarque sur la côte d'Espagne. Tout joyeux, il va droit au premier Espagnol qu'il rencontre, mais celui-ci détale en criant : « Les Mores ! Les Mores ! Aux Armes. » et tout le pays à la ronde est en branle-bas, bien que cette scène se produise plus d'un siècle après la fuite des derniers Maures d'Espagne. (1)

La façon de penser des Français est trop souvent une pure construction cérébrale: rien en elle n'est inconscient ou intuitif. Ce n'est pas en vain que Victor Hugo, concevant l'Empire de Charlemagne comme un épisode français, le définissait : « un beau spectacle à ravir la pensée. »

En Espagne, au contraire, tout a toujours été instinctif, intuitif; et, contrairement à l'Angleterre, il en a toujours été ainsi et avec un raffinement égal dans toutes les classes.

Dans la « *Vida del Picaro Guzman de Alfareche* »(2) Juan José Marti montre le petit Guzman se vantant devant un prélat italien du passé de l'Espagne, de ses légendes, de ses épopées, citant le Cid Campéador et Jaime El Conquistador, les rois catholiques et Charles-Quint... Le prélat, surpris de tant d'érudition, lui demande comment il a pu tant lire à son âge et le jeune « picaro » de répondre : « Oui, je suis capable de lire un peu, et il y avait même quelques livres chez moi, mais toutes les belles choses que je viens de vous

---

(1) Voilà qui suffirait à expliquer une suggestion qui paraît absurde aux prélats pondérés du Vatican. Le roi Alphonse XIII, dans une adresse solennelle au Pape Pie XI, lors de sa visite à Rome au temps de la dictature de Primo de Rivera, alla jusqu'à offrir au Saint-Siège le concours des armées espagnoles, en cas de croisade contre les Infidèles si jamais le Saint Père en donnait l'ordre.

N'importe quel Ministre responsable d'un de ses précédents cabinets libéraux aurait évité au roi cet impair comique, mais les dictateurs ont besoin d'avoir dans leur entourage des gens qui gaffent à leur place.

(2) Publiée en 1602. D'autres auteurs, avant et après Marti, ont écrit sur le type populaire de « picaro » (vaurien) que représente Guzman de Alfareche.

dire sont des « *cosas muy sabidos, que por tradicion andan de lengua en lengua; y es menester màs habilitad para ignorallas que para sabellas.* »

En Espagne on ne trouve pas, contrairement au reste de l'Europe, une classe petite-bourgeoise, hargneuse, aigrie, susceptible, haïssant simultanément les ouvriers et l'aristocratie, spécialement l'aristocratie intellectuelle, cette petite bourgeoisie qui a constitué l'armature du Fascisme en Italie et du Nazisme en Allemagne.

La non existence de cette petite bourgeoisie est la raison pour laquelle le nationalisme, en tant que Credo religieux, n'y a pas fait son apparition. Les Espagnols ne le comprennent même pas.

L'essence du Nationalisme consiste en ceci : le Nationaliste peut admettre que ses compatriotes se trompent, et même quand il leur arrive de n'être pas de la même opinion que lui sur la meilleure façon de servir la patrie commune ils deviennent presque des criminels à ses yeux, mais le même nationaliste se fait un devoir de croire que son Etat national a toujours raison quoiqu'il fasse, en temps de paix ou en temps de guerre.

C'est là une maladie de l'intellect, révélatrice de la manie de grandeurs dont souffrent tous les nationalismes. Un profond et noble penseur américain a défini le nationalisme comme un « snobisme patriotique ». Certainement, mais si l'on considère l'éducation sociale des partis nationalistes de la vieille Europe, il y a quelque chose de plus : un complexe d'infériorité recherchant dans la réconfortante certitude d'appartenir à une nation élue, un remède à l'humiliante dépression d'une vie individuelle de misère et de médiocrité. Ceux d'entre les Italiens qui sont réellement conscients de la grandeur de l'histoire de l'Italie, avec son cortège inégalé de gloires et de souffrances, n'ont pas besoin d'avoir toujours l'Empire Romain sur les lèvres ; et les Allemands n'auraient pas inventé le stupide mot d'ordre de la « pureté de race » s'ils avaient été réellement sûrs d'eux-mêmes.

Le vrai patriotisme ne saurait se concevoir sans quelque élément d'humilité intime. Lorsque l'on sent que l'on n'est pas au niveau des plus pures traditions idéales de son pays ; lorsque l'on est absorbé par la tâche de servir son pays on n'a ni le temps ni la vo-

lonté de mépriser ou de haïr les autres peuples. Il en était ainsi en Italie, pendant le « Risorgimento », en 1848 et 49, lorsque les Italiens se battaient héroïquement contre les Allemands, mais aux accents de l'hymne archi-italien :

Ripassin l'Alpe e tornerem fratelli !

En Espagne, qui est en Europe l'oasis du plus total individualisme, le patriotisme a souvent la violence d'une passion, mais jamais un Espagnol ne lui a assujetti toutes ses idées et tous ses sentiments. Cette rage de l'indépendance est telle qu'on la retrouve dans la lutte, menée avec tant d'acrimonie au cours de ces dernières années, des vieilles provinces espagnoles contre la tradition centralisatrice de la Castille. Sous les rois (3), comme sous la République, la Castille fut toujours, et sera toujours le symbole de l'unitarisme contre les forces centrifuges de la collectivité espagnole. Mais comme ces forces centrifuges sont toutes pareillement Espagnoles ! Ainsi en Catalogne, par exemple, où la renaissance même de la vieille langue catalane est l'entreprise la plus espagnole que l'on puisse concevoir (en fait, les irlandais qui réussirent le mieux à miner la puissance de l'Angleterre n'étaient-ils pas éduqués à l'anglaise, et l'un d'eux, de Valéra, n'était-il pas à demi espagnol ?)

C'est un trait essentiel et qui montre combien l'Espagne a été totalement immunisée contre les maladies de l'Europe d'après-guerre, qu'on n'a jamais compté parmi ses chefs spirituels un seul traître à l'idée de liberté (car un écrivain qui se détourne de l'idée de

---

(3) Les Espagnols ne se sentaient en quoi que ce soit inférieurs aux rois. Au féodal XII[e] siècle, les membres des Cortès en entrent en fonctions prêtaient au roi ce serment d'allégeance : « nous et toi sommes égaux, mais nous t'acceptons pour roi à condition que tu obéisses à la loi.

Au XX[e] siècle, et c'est le souvenir que j'ai d'amis personnels membres de cette aristocratie qui était quotidiennement en contact avec le roi (ce n'était pas encore l'époque où Alphonse XIII n'avait pas lassé tous ses amis par sa manie bourbonnienne de décevoir ses conseillers et ses dignitaires) un loyalisme absolu envers la personne du roi s'alliait à une franchise envers la politique du roi, ou envers ses manifestations officielles, franchise que je n'ai jamais vu égaler en nulle autre cour.

liberté trahit sa propre substance. Essayez de brider une corporation dont le culte essentiel est celui de la liberté : du seul fait qu'elle en est privée, toute la littérature meurt). Tandis que l'Italie a un d'Annunzio, la France un Barrès et un Maurras, et que l'Allemagne étale la honte suprême de milliers d'écrivains-esclaves s'agenouillant hier devant Guillaume II, et aujourd'hui devant Hitler, tous les véritables écrivains ibériques de notre temps, les « *despertadores de Espana* », sont demeurés fidèles à l'idée de liberté, de tolérance humaine, de solidarité internationale : Ganivet, Benavente, Unamuno, Ortega y Gasset...

Tous ces hommes défendent le concept de personnalité, s'efforcent de l'harmoniser avec leur peuple et, dépassant leur peuple, avec l'humanité.

Sous l'influence de tels hommes, et probablement comme le « picaro » Guzman, sans les lire, les Espagnols, ce peuple sans petits bourgeois, continuent inconsciemment à développer leur philosophie de la vie, une philosophie qui se rie des événements et des formes politiques. Un minimum de satisfactions matérielles, mais le maximum de satisfactions spirituelles, à commencer par le loisir ; un sage scepticisme à l'égard de ce que les apôtres politiques et religieux prêchent et définissent comme étant le bien et le mal ; les plus profonds mouvements moraux, mais la plus grande indifférence à l'égard des mouvements politiques, tels seraient les traits essentiels de cette philosophie espagnole... Il y a plus de richesse en tout cela que dans les pays qui se vantent, avec quelle satisfaction, de ce que les trains arrivent à l'heure .

Et qui sait si, à la longue, la nonchalance espagnole n'a point aussi ses avantages politiques ? On ne doit pas ignorer la leçon qui se dégage des relations entre l'Espagne et tout un continent, l'Amérique Latine.

La façon dont l'Espagne demeure unie à ses anciennes colonies d'Amérique Latine ne peut s'expliquer que par la persistance d'une force morale. L'Hispanisme de l'Amérique Latine est un fait : et il serait hasardeux d'affirmer qu'il n'aura jamais d'influence dans le domaine politique. Au commencement du XIX[e] siècle, lorsque se trouvèrent tranchés les liens de souveraineté, les courants économiques entre la mère-patrie et ses vieilles colonies semblèrent péricliter, le divorce parut complet. Et pourtant quelques décades

plus tard, sans la moindre idée de propagande de la part de l'Espagne, se fit jour un sentiment raffiné de communauté spirituelle et morale, une des plus authentiques, des plus spontanées créations du dernier siècle et du début du xxe. La lointaine Madrid, riche en monuments mais pauvre en banques, a une plus grande emprise sur les capitales de ses anciennes colonies, de Lima à Bogota et à Caracas, que les toutes puissantes New-York et Washington n'en ont sur Québec ou Ottawa, Winnipeg ou Halifax.

Comte SFORZA.

(*Traduit par* Léon Gabriel GROS.)

Prisonnier

La mousson du Nordé frappe l'*Amboise* par la hanche tribord arrière, et le navire roule sur les lames noires de l'Océan Indien.

Le pont est vide, muet, lugubre ; tous les élégants sont « malades » dans leurs cabines et j'erre, seul, du fumoir à la passerelle, de l'arrière à l'avant.

Six jours déjà d'Océan houleux, six jours à entendre seulement les effets de la mer vomitive et des langages anglo-saxons. J'en ai assez. Il me faut une voix française, mieux, une voix indochinoise qui me dira que son maître regrette lui aussi les pays qu'emboucannent la chique de bétel et la sauce de poisson...

Des gémissements de passagères, des plaintes d'enfants, des râclements de chaises, un ciel gris. C'est tout. D'un tel retour vers la France mon âme est triste, triste... Deux wiskys-sodas ne me déridant pas, le barman me conseille :

— Monsieur devrait aller faire un tour aux secondes. Il y a un type très curieux. Vous verrez : un gros pâlot à cheveux blancs, jamais malade, et qui boit sec.

Je fuis donc ces premières sinistres, franchis le pont entre deux balayages liquides et, me cramponnant soit à la rambarde soit aux rinceaux de la main-courante, j'atteins l'étroit fumoir des deuxièmes.

Notre homme est là, seul lui aussi, et devant une jaunâtre boisson anglaise.

— Salut.

— Salut.

— Mauvais temps, hein ? Je crois que nous sommes les deux survivants des coups de la mousson.

— Oui, répond-il. On est seul, c'est vrai, mais, après tout, tant mieux. Moi, j'ai tellement vécu seul que j'en suis arrivé, voyez-vous, à me complaire dans la solitude.

Je devinai que mon homme était lancé et, qu'en l'alimentant un peu, mes heures fuiraient désormais plus vite que les lames de l'Océan. Bouddha est grand!

— Ah ! répliquai-je aussitôt, vous avez vécu longtemps seul. En Coche, peut-être ?

— Non, en Annam. Vingt ans. Et maintenant comme récompense, on me fend l'oreille... Il n'y a pas à barguigner : c'est salaud. D'autant plus que, sans le vouloir, mes chefs ont tout simplement signé ma condamnation à mort...

Il but une lampée, et reprit :

— Voici le papia, Monsieur. On me l'a fait remettre par un planton sur le pont de l'*Amboise*, au moment où j'étais, une fois de plus, prisonnier.

— Vous avez été prisonnier pendant la Guerre ?

— Mais je suis prisonnier depuis le jour de ma naissance ! Je m'appelle Silloux.

— Silloux ? Et après ?

— Eh bien, mais tout le monde sait ça : en chinois, Silloux signifie prisonnier. Tenez, voyez.

Et, trempant l'index dan son breuvage, il traça sur le marbre du guéridon 囚 , puis m'expliqua :

— Au milieu, les deux petits trucs, c'est Jenn, l'homme ; le carré qui les entoure, c'est l'enceinte fortifiée. Homme dans rempart, donc prisonnier, ce qui se prononce : Tsiou. Par conséquent, le jour où (il y a déjà vingt ans) je débarquai sur la plage de Tourane, moi qui m'appelais Silloux, j'étais envoûté par le destin des choses d'Asie. C'est clair...

« Je suis resté vingt ans en Annam et seul. Aujourd'hui, Monsieur, c'est ma première traversée de retour, autant dire les derniers pas du condamné vers l'échafaud européen.

— Mais non ; mais non. Il vous faut surmonter ce léger ennui, et, lorsque vous vous serez bien retapé en France, vous reviendrez en Indochine, que diable !

— Vous me la fichez belle ! Comme vous ignorez tout ce qui pèse sur moi.

« Les autres, là-bas, ont toujours cru que j'étais marteau. Ces jours-ci, ils m'ont fait embarquer par surprise sur ce rafiot de malheur. Ils m'ont nettement balayé comme une ordure, ou, si vous préférez, liquidé comme un boy chapardeur. Mon malheur initial, Monsieur, c'est qu'au jour même de mon arrivée en Annam, je suis tombé sur un vieux type qui m'a

sur le champ démontré la somptueuse beauté et la terrible force secrète des caractères chinois.

— « Avec un nom pareil, m'a-t-il dit, on est marqué par la fatalité. »

« Sur le sable de l'avenue il traça les signes que je viens de vous dessiner : « Tsiou, prisonnier », et ajouta : « Vous êtes depuis toujours marqué de rouge par les Forces Inconnues. Vous aurez l'Asie dans la peau et, quoique vous fassiez, vous crèverez en Asie. »

« Il me fit enfin cadeau d'un manuel de caractères, et s'en fut vers le Nord.

« On me désigna pour l'île de Poulo-Gambir. J'y suis resté dix ans, seul à immatriculer des jonques de pêche, à vendre de la drogue et du sel ; (j'ai oublié de vous dire que je suis douanier) et, bien entendu, à potasser le satané manuel en question.

« Tout seul dans cette île, et dix ans ! C'était bien exact : Silloux et Tsiou, j'étais deux fois prisonnier.

« Au bout de ces dix ans, je me hasardai à subir l'examen de caractères : je fus reçu avec le maximum de points et les félicitations de la commission, mais j'étais plus que quiconque « Tsiou », prisonnier du pays où fleurit l'aréquier... Mon Directeur, prétendant que l'île et les caractères m'avaient chambardé les méninges, voulut me changer de poste. Je refusai car la solitude m'était devenue indispensable, comme l'eau à la rizière.

« Des rizières ? Peuh ! Lorsque, en vue de ce fameux examen, je touchai le continent, à Qui-Nhon, il y avait dix ans que je n'en avais reniflé !

« A Gambir, il y a seulement des pierres, quelques cases de pêcheurs misérables, avec, tout autour, une mer hurlante, surtout à l'époque de la mousson d'hiver où la houle vous fait, contre les accores, des chandelles de dix brasses. Allez donc vous déhaler de là !

« Je tirai cinq ans encore de cet îlot, cinq ans à décortiquer le dictionnaire de Kang-Hi, et à traduire tous les philosophes et poètes de l'Empire du Milieu. Cela faisait quinze. Alors, c'était tracé, il m'arriva une histoire.

« Aux premiers souffles de ma quinzième mousson de Nordé, les jonques d'Hai-Nan apparurent et jetèrent leur ancre de bois dans la crique, devant mon pas ? Lourde coque en forme de pelure d'orange, dériveur central, nattes de jonc, canons de bronze à

l'avant, et, en poupe, un château où logent les vingt matelots, leurs femmes, leurs gosses, les poulets et les porcs.

« Une de ces jonques n'ayant pas de visa consulaire, j'allai l'arraisonner, comptai les hommes d'équipage et les passagers, fis ouvrir les écoutilles. Rien. Cependant, en passant devant une armoire (il y a tant de coins et de recoins dans ces bâtiments-là) un de mes gardes entendit un gémissement. Je fis enfoncer la porte : une jeune Chinoise, vêtue de la robe bleue nationale, était cachée dans un coffre, sous des sacs de thé. Une prisonnière (notez-le bien, Monsieur) découverte par un prisonnier...

« Evidemment, je dressai procès-verbal et expédiai la jonque, sous escorte, à Qui-Nhon. Mais là, mes Chintocks, poussés par leur chef de congrégation, déposèrent une plainte contre moi, pour viol de la dite jeune fille !

« C'était faux, certes. Toutefois, saisissant ce prétexte, on me déplaça et on m'envoya à Cu-Mông-Salines.

« Ce fut pis.

« Figurez-vous, Monsieur, un poste blanc au fond d'une immense rade bleue, avec des champs de sel et des sauniers.

« Seul encore, et autant Silloux et Tsiou qu'à Poulo-Gambir, avec ceci de péjoratif : ce poste avait été construit sur un cimetière abandonné.

« Trois douaniers français étaient morts, déjà, dans ce Cu-Mông, et, le dernier décédé, c'est-à-dire mon prédécesseur, s'était empoisonné en avalant un mélange d'iode et d'opium.

« J'ignorais tous ces incidents, moi, le solitaire de Poulo-Gambir, et ne les appris qu'au premier soir, lorsque je vis que, pour la nuit, mes indigènes, fuyant le poste, allaient coucher au village saunier.

— Cette maison est maudite, m'expliquèrent le secrétaire, les gardes et les domestiques. Nous vous supplions, de notre corps allongé contre terre, Grand Mandarin, de nous laisser quitter le poste chaque nuit. Dès le crépuscule les Esprits sortent des entrailles de la terre et viennent roder autour du poste. Prêtez l'oreille et vous les entendrez sûrement, Grand Mandarin.

En effet, cette nuit-là, et les suivantes, j'écoutai et

entendis parfaitement, dans le silence noir, des glapissements étouffés qui paraissaient venir des palétuviers.

« Ce fut ainsi durant plusieurs années et, toujours, je passais de longues heures à travailler mes caractères, ne fréquentant que les lettrés du village qui, reconnaissant ma force en hiéroglyphes, assuraient que j'étais capable de décrocher le grade de docteur, au concours de la Capitale.

« A peine une visite de l'inspecteur par an.

« Une fois, je me hasardai à lui parler de ces cris étranges qui m'inquiétaient.

— Ce sont des aboiements de chiens sauvages, me dit-il.

« Il ne savait pas, lui non plus, que le brigadier Silloux était Tsiou, donc prisonnier des Esprits errants...

« Survint le terrible typhon de 1924. Vous avez dû en lire les détails dans les journaux. Mais, vous n'avez certainement pas dû y lire que, malgré l'énorme hourvari de la tempête, j'entendis au cours de l'effroyable nuit plus de cris que jamais... Lorsque la folie des éléments se fut apaisée, c'est-à-dire lorsque le raz de marée final eut, hélas ! achevé de détruire les cases, la pagode, les tables salantes et les magasins à sel, eh bien, la cour et le jardin de mon poste étaient pleins d'ossements gris.

« Les tombeaux, Monsieur, les tombeaux vénérables et antiques, sur lesquels un ignorant d'entrepreneur avait bâti le poste de Cu-Mông !

« S'ils avaient ainsi rejeté leurs ossements, c'est évidemment parce que toutes les forces de l'Asie se liguaient contre l'Occidental barbare que j'étais.

« La nuit d'après, encore des cris, et à toucher les murs de la maison. J'ouvris une fenêtre. A la clarté de la lune, j'aperçus une troupe de chiens qui emportaient des ossements vers la proche colline.

« Je pris mon revolver et me lançai à la poursuite de ces bêtes. Ne me volaient-elles pas des choses sacrées dont j'étais en quelque sorte le gardien ?

Les maudits chiens coururent jusqu'à la vallée où il y a une haute tour cham de briques rouges. Là, j'eus peur : les statues d'angle ricanaient. Elles se moquaient de moi et de mes gestes de barbare, et semblaient me dire : — Pourquoi t'insurger, pourquoi

vouloir empêcher des animaux à poil fauve d'emporter des os que le temps et l'humus ont blanchis ? Ces chiens n'accomplissent-ils pas une pieuse action ?

« Eh oui ! Dirigés par des Esprits supérieurs, ils arrachaient à la pollution occidentale ce qu'il y a de plus précieux en Asie : les squelettes et la poussière des morts...

« Honteux, tête bourdonnante et arme basse, je retournai à mon poste.

« Comme j'enjambais les débris de la palissade, de nouveaux et ignobles hurlements m'arrêtèrent. Ils venaient, cette fois, de ma chambre à coucher.

« Suivi (soutenu, devrais-je dire) par mon personnel annamite, je sautai dans la pièce : trois chiens, assis autour d'une tache du carrelage hurlaient à pleine gueule le chant de la mort.

« Et alors, mon secrétaire, tremblant de tous ses membres, m'apprit que cette tache noirâtre avait été faite par le vomissement de mon prédécesseur le suicidé : c'était l'endroit où il avait exhalé son dernier hoquet de teinture d'iode et d'opium...

« Huit jours après, lorsque j'eus retrouvé mon sang-froid, j'adressai à mon Directeur un long rapport sur le typhon, ses dégâts, les chiens, les vieux tombeaux, et conclus en demandant et le déplacement du poste de Douanes et mon changement. Vraiment, dans ce Cu-Mông, c'était clair, j'étais prisonnier de trop de choses invisibles...

« La réponse me fut donnée par l'arrivée subite du docteur provincial qui déclara me diriger d'office sur l'hôpital de Qui-Nhon, pour anémie palustre.

« Dans cet « ostau » on me piqua à la quinine comme un cuisinier pique d'ail un gigot, puis, je reçus un ordre de service me désignant pour servir en Cochinchine. Mais, à peine l'*Annexe* toucha-t-elle l'appontement saïgonnais que des infirmiers me transportèrent de force sur le grand courrier. On m'y enferma dans une cabine (Silloux, ne l'oubliez pas, signifie prisonnier), on me donna, au départ de l'*Amboise,* un papia de mise à la retraite d'office que je considère comme une lettre de crédit sur les Enfers, et me voici, Monsieur, plus prisonnier que jamais des hommes, d'un navire, des Esprits, de tout. »

. . . .

J'essayai, chaque jour, de réconforter mon nouvel

ami le brigadier, vidant en sa compagnie de nombreux cocktails, faisant les vingt pas sur le pont, parlant de la France et des douceurs que Silloux allait certainement y retrouver. Mais, à mesure que le navire avançait vers l'Europe, mon homme se faisait plus songeur, et, à chaque nouvelle escale surtout, sa vivacité d'esprit semblait, hélas ! s'estomper.

Un jour, ce furent les côtes d'Egypte ; tout de suite après, Port Saïd, et alors...

Au lendemain de notre entrée en Méditerranée, le garçon de cabine, en m'apportant mon déjeuner, me remit une lettre. Pas de timbre postal ! Elle venait de quelqu'un du bord, qui me dit le domestique, l'avait remise, dans la nuit, au maître d'hôtel.

L'enveloppe portait cette inscription : « Monsieur J. M., passager de première classe de l'*Amboise*. Lui remettre à son réveil seulement. »

Je l'ouvris d'un canif tremblotant, et lus :

« Cher Monsieur,

« D'abord, excusez-moi de vous importuner de ces lignes. On ne doit jamais faire part à qui que ce soit de ses peines, et ne jamais tracasser les gens pour des futilités.

« Cependant, vous m'avez, au cours de ce voyage, écouté d'une oreille si obligeante, que je crois pouvoir me permettre de vous demander de faire jeter à la mer — dès que ma disparition aura été constatée — tout ce que je possède : mes valises, leur contenu, et surtout mes bouquins de chinois (afin qu'ils ne contaminent plus personne de leur virus asiatique) car j'ai décidé de disparaître...

« Hier, on a quitté l'Egypte, qui est, aux dires des anciens, encore une terre d'Asie. Il me faudrait donc, dans quatre jours, débarquer en Europe, me réadapter à un nouveau genre d'existence, et forcer mon cerveau à s'assimiler des choses qu'il a depuis longtemps oubliées.

« Cela, Monsieur, est au-dessus de mes forces. Vingt ans d'Indochine, voyez-vous, c'est bien lourd pour des épaules et surtout pour un crâne.

« Et puis, ne porté-je pas le nom de Silloux ?

« Je suis prisonnier : 囚 *Tsiou, des pôles d'attraction asiatique ; je le sens aujourd'hui plus que*

jamais. Aussi, afin que rien de moi ne parvienne aux froides terres des Barbares Agités, faites donc lancer à la mer tout ce qui m'appartient.

« Je vous en supplie et vous en remercie.

« Les flots qui baignent l'ultime lisière du Continent Jaune seront mon tombeau : un vrai tombeau d'Annam, immense, lourd, profond, plein de vibrante poésie, et, par-dessus tout, inviolable.

« Comment voulez-vous que j'oublie les aréquiers, le chant des crapauds-buffles, les paysans à face jaune et à veste khaki ?

« En France, cela me manquerait trop, ainsi que les délicieux relents de pourriture qui s'élèvent de la terre d'Annam à l'heure où le soleil naissant recouvre de violet tendre les mottes de champs de riz.

« Au moment où je vous écris, se lève, vers l'Est, dans le ciel, le Baudrier d'Orion.

« Je vais bientôt plonger, de ma tête chauve, vers le geste lancinant de cette constellation, parce que je crois comprendre que c'est là le dernier appel de l'Asie à son prisonnier fugitif... Et, dites-moi, les étoiles du Baudrier ne forment-elles pas, dans la nuit couleur aile de corbeau, le caractère Tsiou ?

« Encore mille excuses, cher Monsieur ; je vous souhaite Bonheur et Longévité.

P. SILLOUX.

Je bondis hors de ma couchette et me précipitai vers la cabine de mon ami : vide ! A mon appel, garçon de bord et passagers accoururent. Nul, depuis Port-Saïd, n'avait vu celui qui venait de m'écrire !

Durant toute la journée le navire fut fouillé de la cale aux mâts... en vain. Et, au déclin du jour, au moment où le commissaire allait terminer son enquête, le maître d'hôtel des deuxièmes crut devoir conclure ainsi :

— Mon passager s'est fichu à la baille, pas d'erreur. J'avais bien noté, à la partance, qu'il n'avait pas tout son bon sens. Mais, si je ne l'ai pas fait remarquer au docteur ni au commissaire, c'est que vraiment on ne peut pas signaler tous les coloniaux qui sont loupés.

Méprisant cette ânerie, j'ai obéi aux ordres de Silloux : j'ai lancé à la mer sa valise de toile rousse, sauf...

Eh oui ! sauf un manuel de caractères chinois aux marges encombrées par les traits, les lignes et les points que, durant vingt ans, y traça l'élève Silloux.

Après la noyade de mon ami, et seulement pour tenter de chasser le cafard, je m'amusai à feuilleter ce livre lourd de tant de choses et, depuis cette heure néfaste, voici :

Aujourd'hui, il pleut. Pluie, se dit : U, et s'écrit 雨, c'est-à-dire : les gouttes d'eau qui tombent du nuage 冂 qui pend 丨 au ciel 一. Et ciel se dit aussi : Tien, et s'écrit : 天 donc : la grande étendue qui couvre les hommes 人, et Homme se dit... (1)

Je gribouille, je regribouille, et je reregribouille des caractères, partout : au restaurant, sur la nappe et le menu ; à la maison, contre les vitres embuées ; à la promenade, sur le sable ou dans l'écorce des arbres et même aux...

Toutefois, malgré cet acharnement, aurai-je le temps de savoir les quarante mille hiéroglyphes avant ma mort ?

Je crains bien que non, en menant une vie d'activité et de mouvement, une vie de folie : UNE VIE OCCIDENTALE.

Aussi, afin de posséder un jour la science de la Raison Pure, vais-je abandonner bientôt le monde des Barbares Agités : j'irai m'enfermer dans un îlot battu par les lames des Moussons...

Comme feu Silloux dont le nom s'écrivait, chacun le sait en Asie 囚 par conséquent : un corps humain entre quatre murs, et signifiait (que ce soit d'esprit ou de corps) : PRISONNIER !

Jean MARQUET.

(1) Les caractères chinois nécessités par l'impression du conte de Jean Marquet ont été obligeamment prêtés par l'Imprimerie Nationale.

Sagesse de Lourmarin

—

I

L'HERBE DES CHAMPS

« Le matin elle fleurissait, le soir nous la vîmes séchée. »

Je me promenais un soir autour de Lourmarin. Par ces brefs crépuscules de Septembre, à peine le soleil a-t-il commencé à décliner que l'on bute dans des trous d'ombre et que le sentier du jas de Puyvert devient imprécis et brouillé. La Durance, que nous ne pouvions apercevoir, devait encore briller aux pieds de Lauris comme un miroir cassé. Derrière nous, la montagne du Luberon dépouillait sa sauvagerie et se revêtait de mauve. Je marchais entre les vignes et les oliviers, entouré de tous côtés d'un foisonnement vert et gris.

Quand je viens dans ce pays, pensais-je, quelque chose se délie en moi, mon inquiétude intérieure prend fin : c'est comme si l'on posait une main ferme et douce sur une blessure qui commencerait à se fermer. C'est une sensation de fraîcheur.

Je ne pourrais sûrement pas vivre dans des pays trop différents de celui-ci. La montagne m'oppresse, je me sens écrasé par ces hauteurs qui m'environnent, et dont aucune n'est jamais la dernière à gravir.

Mais je regrette la mer, comme on regrette ce qui vous a fait du mal si longtemps que ce mal a fini par vous imprégner et faire partie de vous-même. La mer au bord de laquelle j'ai passé mon enfance n'est pas cette mer aux horizons si définis de la Méditerranée, mais l'Océan toujours mobile et incertain. Je partais

le matin très tôt de la ville et en trois quarts d'heure j'étais déjà arrivé à la grève. La mer ne se retirant à plusieurs kilomètres abandonnait ces immenses espaces de vase et de boue qui composaient le golfe, et on la voyait luire à l'horizon, confondue avec le ciel. Au bout de quelques heures son grondement devenait plus distinct ; une vague se gonflait, ondulait, se dépliait en éventail et en moins d'une heure tout était noyé devant moi. Je restais allongé sur les galets entre les rochers, ne pouvant même pas lire, tant la réverbération d'un ciel où les nuages font écran au soleil était pénible. Et je me laissais pénétrer par... par quoi ? C'est ce qu'il est difficile d'exprimer. Il existe des statues de bronze qui ont séjourné longtemps dans la mer. On en voit de bien belles au musée du Bardo, à Tunis, qui viennent du naufrage d'un bateau grec. Une partie du corps s'est dissoute et celle qui est restée, on devine comme elle est criblée de petite vérole. Il en résulte de très émouvantes expressions, parfois. Une beauté poreuse. Les statues qu'on trouve sous la terre sont mutilées — celles-ci sont désagrégées. Figurez-vous un esprit à l'image de ces corps.

C'est un esprit rongé. Il ne peut plus créer, il ne peut que subir. Un être harmonieux suivrait sa loi propre et s'épanouirait sans effort ; ou bien de sa corruption naîtrait quelque semence de vérité. Mais, d'une éponge pleine de trous et qui ne tient son être que de son milieu, que peut-on attendre ? Quelle vérité pourra-t-elle exprimer ? Que restera-t-il d'elle ? Même pas un squelette — ce je ne sais quoi des choses qui se sont longuement imprégnées de toutes les traces de l'univers. Peut-être un tel esprit n'est-il qu'un lieu de rencontre, un point d'intersection, un symbole mathématique ?

Je suis né au milieu des indifférences et je les porte en moi. Quand je m'approche d'une ville, ce n'est qu'un mirage qui ne met pas longtemps à se dissiper. Jeté en pleine mer, je ne connais pas de port ; je suis obligé de m'en inventer. Les métaphysiques hindoues me plaisaient parce qu'elles ressemblaient à un Océan sans bords: dans la plus significative, toutes choses se brouillent et se résorbent dans une unité que l'on ne peut même définir que négativement. Et le même mouvement m'attirait vers un anarchisme ou plutôt vers un individualisme absolu qui rendait inutiles et déri-

soires tous les cadres sociaux. De l'individu au tout, de la monade à Dieu, je ne pouvais croire à une seule forme intercalaire ni même à une seule esquisse de compromis.

— Pourtant, me disait un ami, tu n'es pas né impunément dans un pays où l'on est fixé au sol depuis des siècles, où les traditions ne sont pas effacées, où les institutions nous entourent depuis la naissance jusqu'à la mort. Tu es enserré par des liens très humains.

— Ces liens, je les ai acceptés, c'est vrai; j'en ai même choisis, je n'en serai jamais délivré. Laissez-moi vos traditions et vos institutions de côté, vos familles et vos patries, toutes ces baraques foraines, je n'en ai que faire.

Est-ce de l'orgueil ? Non, hélas. Si je m'attarde à ce qui est humain, j'ai le malheur de voir ce qui me plaisait le plus s'en aller en morceaux. Tu me parles de ceci, de cela, tu me cites ce pays que j'aime ou crois aimer, mais, vois-tu, à peine l'ai-je effleuré que je n'en puis plus rien faire. Cette fleur des champs que j'ai cueillie, il y a un quart d'heure, s'est déjà flétrie et fanée ; je vais la jeter. Et tout est pour moi comme cette fleur des champs.

Si l'on veut expliquer un homme par ses origines, ne dira-t-on pas que la Bretagne donne une leçon de rudesse et d'entêtement avec ses rochers, sa mer sauvage...Quiberon, Belle-Ile, Saint-Malo, la pointe du Raz ? Mais j'y vois aussi le pays qui, avec ses landes perdues et ses brumes traînantes, avec tout ce qu'il a d'informe et d'indéfini, a suggéré les rêves vaporeux de Chateaubriand, les oscillations intellectuelles de Renan, un équilibre instable de l'esprit, une émotion sans contour. Souvent ces esprits me font penser à ces fontaines jaillissantes des quartiers perdus de Rome dont l'eau s'éparpille à tous les vents, car tout s'est usé, vasque, tuyau, jusqu'aux figures qui décoraient la fontaine.

Où trouver alors un point fixe, où jeter l'ancre ? Quand faudra-t-il dire: Je m'arrête ici et non là; ceci me plaît et non cela ? Tout me plaît, rien ne m'arrête, comme un marin qui, de port en port, fait le tour du monde, toujours déçu, toujours désireux de la prochaine escale.

Cette vie de charmes a je ne sais quoi de désespérant.

Désireux naguère d'y échapper, j'ai voulu prendre au sérieux le métier d'homme : ma profession, mon milieu, mes « obligations » naturelles, mes relations, que sais-je... Mais j'y réussis mal. Je ne puis supporter longtemps sur moi cet air de gravité, manteau trop pesant et pourtant indispensable à quiconque veut parvenir à quoi que ce soit dans la société. Chose encore plus triste, je me suis aperçu que les individus prenaient cet air-là sans même y être forcés par la société. Nul besoin qu'on leur demande de jouer la comédie, puisqu'ils se la jouent d'abord à eux-mêmes.

Je me suis résolu cependant de jouer le jeu de tout le monde. Puisque j'étais obligé de paraître sur la scène, j'ai voulu apprendre plusieurs rôles et au lieu, comme autrefois, de me dérober à tout lien social, j'ai multiplié ces liens autour de moi.

Peut-être suis-je passé trop brusquement de l'état de Robinson dans son île à la condition d'abeille ou de fourmi. Mais voyez les embarras dans lesquels je suis tombé. D'abord je crois que par inadvertance j'ai adhéré à des groupes qui se combattaient. Pour ma part je ne voyais pas en quoi leurs buts étaient incompatibles car ils me semblaient malgré tout d'importance secondaire, et rien n'est incompatible que sur un plan supérieur.

Aime-t-on moins la Bretagne parce qu'on n'est pas nationaliste breton ? la Provence parce qu'on n'en parle pas la langue ou qu'on ne descend pas d'une famille qui a connu le roi René ? Vraiment il est un peu honteux qu'un écrivain comme Barrès ait pu passer la moitié de sa vie, parce qu'il avait une foi, à supporter toutes les conséquences que les imbéciles ont tirées de cette foi. Mais il avait peur de passer pour un traître.

Un traître... Parce qu'on n'est pas tout entier d'un bord, parce qu'on a le sentiment de la complexité des choses et des hommes, on passe pour quelqu'un qui n'est pas sûr ou qui n'est pas sérieux. Je n'ai pas le droit d'aimer un pays sans qu'on exige de moi une profession de foi politique : l'un, parait-il, entraîne l'autre. Je ne puis pas m'écarter de certains préjugés sans manquer à toutes mes obligations. Les hommes ne se décident vraiment pas par amour mais par principe. Et dans tous ces principes je cherche en vain ce qui peut les opposer. A chaque instant je me sens tiré par la manche : « C'est inconciliable » — Mais non,

cela se concilie parfaitement. Montez un peu plus haut, vous verrez les montagnes s'aplatir et se confondre avec les vallées.

Tout cela est vrai ; avec Leibniz et Gœthe il faut dire *oui* à tout ce qui existe et qui vit. Les séparations sont arbitraires, les négations sont factices. J'aime une chose, pourquoi en repousserais-je une autre à cause d'elle ? Mais une question se pose ici : est-ce que j'aime vraiment cette première chose ? Le fait d'être ouvert à tout ne signifie-t-il pas justement qu'on ne s'attache à rien ? Si je vais au fond de moi-même, j'en dois convenir. Toutes ces choses que je me propose ne me disent rien profondément. Cela ne dure pas, cela est trop à la mesure de l'homme, périssable et mensonger. Je les prends sur ma route et je les regarde au bout d'un moment : elles sont déjà fanées et pourries, comme la fleur des champs.

II

LE CHANT DE L'ALOUETTE

> « *Il faut que je parte si je veux vivre; autrement, c'est la mort.* »

Mais non. Je voudrais m'arrêter là s'il est vrai que ce soit la vérité et que j'aie besoin de vérité, non de consolation — je ne puis. L'obscurité dans laquelle j'étais plongé ne va pas durer ; bientôt, continuant à marcher et parvenant dans un pays inconnu, je vais voir, à l'aube, des routes entre lesquelles il me faudra choisir.

Juliette, dans l'épaisseur sensuelle de la nuit, dans sa prolifération de formes et d'êtres, croit encore que *tout est possible*... A peine a-t-elle entendu, à peine a-t-elle reconnu le chant de l'alouette qu'il lui faut choisir, qu'il leur faut choisir, à elle et à lui. Il y a une heure, la trame n'était pas nouée, et le rossignol chantait sur le grenadier. Mais maintenant...

Si Roméo accepte de vivre, il lui faut refuser tout ce qui porte atteinte à *sa* vie — il lui faut choisir.

En ce moment je m'arrête, je jette un regard en ar-

rière : je vois tout ce que je perds en écartant ce qui peut être vrai à sa manière, tout ce qui, non choisi, peut me dispenser commodément de l'action. Mais je suis embarqué.

Ai-je donc d'ailleurs tellement à regretter de ne pas me laisser aller à tous les vagabondages de la pensée ? Que pourrais-je attendre de cette agitation qui est la stérilité même? Je songe à ces tribus errantes de Montmartre à Montparnasse à qui le mouvement de Paris donne l'illusion de la vie et du progrès. Je pense à ce mot de Cézanne. Arrêté devant un tableau de je ne sais quel peintre, il répétait avec accablement : « Voilà un homme qui n'est né nulle part... »

On pourrait en dire autant aujourd'hui de beaucoup de livres et d'œuvres d'art : ce sont des créations de gens qui ne sont nés nulle part. Et quand ils ont eu la chance de naître dans un milieu harmonieux, ils ont traversé des écoles où ils ont perdu le sens de la terre, quand on ne leur a pas enseigné à le mépriser. Ils arrivent à la maturité l'esprit bourré de formules et de mots qu'ils ont cru comprendre et n'ont pu assimiler. Ils s'étonnent que la vie ait si peu de rapports avec leurs abstractions et que la société ne reconnaisse pas tout de suite leur valeur. C'est alors qu'ils deviennent des révoltés ou des profiteurs. Balancés entre l'envie et la cupidité, ils se condamnent eux-mêmes au malheur en cherchant à y entraîner les autres. Leurs sentiments sont pourtant nobles à l'origine ; mais quand ils voient qu'ils vivent dans un monde où tout appartient à l'argent, peut-on leur reprocher d'avoir senti leur incurable isolement et leur impossibilité d'agir ? Peut-on leur faire grief de n'avoir pas été assez forts pour tourner délibérément le dos à une société dont il n'y a rien à attendre et qui a commencé par renier elle-même les principes qui auraient pu la faire vivre ?

Le pays de Lourmarin (et la Provence en général) donne des leçons d'attachement qui ne sont pas perdues pour celui qui le visite non pas en touriste mais en ami, et qui l'habite au lieu d'y passer. Mistral distinguait les *terres de patrie* et les *terres de passage*. Lourmarin est une terre de patrie. Quand on est attentif au silence des paysages, il est impossible de n'être pas touché par le sentiment qui s'en dégage. De Cadenet à Lourmarin par les crêtes, tout est proche de l'homme, tout lui est fraternel et consentant. Cette terre ne manque pas à l'homme, c'est l'homme qui lui

a manqué. Elle lui inspire une fidélité qu'il n'a pas su toujours respecter. Ces villages dépeuplés, ces châteaux en ruines en sont une triste preuve. Rien de grand ne se fait sans un attachement.

Pourtant l'on a peur de s'attacher. Combien d'hommes ont hésité à épouser la femme qu'ils aimaient, à entrer dans le parti qui représentait leurs idées, en craignant de se limiter ! Un engagement effraie. Il semble qu'on ait perdu toute sa liberté, qu'on l'ait *aliénée*. Cela est trop vrai si l'on s'est décidé en hâte; mais quand les fruits mûrissent lentement ils n'en sont que plus savoureux. Et même il est probable que loin de nous emprisonner un choix nous libère. C'est lorsqu'on est adossé à un obstacle que l'on peut le mieux se mettre à l'œuvre.

Les grands hommes de l'Occident, ceux après lesquels on n'a plus vécu comme on vivait, ceux qui ont créé quelque chose, n'ont pas renié leur passé, ils l'ont transformé. Ils ont pétri les hommes et les choses comme l'argile. — « Je te loue, Seigneur, auraient-ils pu dire, de m'avoir fait *créateur* si admirable ! » Mais ils n'ont pas détruit leur héritage, ils lui ont fait rendre tout ce qu'il pouvait donner. Il est beau de voir un fils d'ouvrier ou de paysan, loin de vouloir s'embourgeoiser comme il lui serait si facile de le faire par l'instruction et le métier de fonctionnaire, demeurer, même s'il a changé de situation, toujours proche des siens et ne jamais oublier dans son œuvre la terre ni l'outil.

La volonté qui a construit le château de Lourmarin, qui l'a maintenu, qui l'a restauré plus tard et en a fait un centre spirituel, est une volonté créatrice, non destructrice. Elle est marquée du signe plus, non du signe moins. Je l'admire, mais plus jeune je l'aurais peut-être détestée. Je commence seulement à comprendre qu'il est plus facile de détruire que de construire, de nier que d'affirmer, de douter que de croire.

Cette volonté n'a sûrement jamais procédé d'une pensée basse.

« La vie, écrit Noël Vesper, ne s'obtient pas par une économie, mais par une aventure. » Il faut plus d'audace pour créer que pour épargner ; il en faut plus même pour créer et pour croire à sa création que pour tout dénigrer et tout abolir.

Lourmarin, s'il avait à choisir un héros symbolique, ne choisirait pas Prométhée qui incarne l'esprit mo-

derne dans son inlassable élan vers un monde qu'il croit meilleur, à travers une série ininterrompue de catastrophes ; (Prométhée, c'est l'image embellie de Tantale); mais plutôt Orphée qui, les yeux fixés sur l'ordre du ciel, y conforma l'ordre de la terre .

Il ne s'agit pas de proscrire l'idéal; mais ici d'exalter ce qui est. Un artiste suit la configuration du réel « con amore » de même qu'Œdipe aveugle cherchait des doigts, sur le visage de son enfant, le contour de traits qui n'appartenaient qu'à un seul être. A ces traits qui ne ressemblent à nuls autres il trouve une ressemblance divine. Ce pays est trop bien modelé pour qu'on n'y croie pas voir l'œuvre d'un dieu artisan. Les grands hommes tant bafoués par l'histoire du siècle dernier, qui ne voulait voir dans les grands évènements je ne sais quelle conséquence de mouvements de foule, sont remis ici à leur vraie place.

En Provence et en Italie, les monuments rappellent par leurs inscriptions qu'ils n'ont pas été bâtis par un peuple anonyme et une aveugle fatalité, mais par des hommes dont le nom est connu, à une date déterminée et dans un but précis. Cela n'est pas anthropomorphisme car l'homme a conscience de ses limites, mais *humanisme*.

S'il est une chose qui manque au monde présent, c'est bien le sentiment de l'humain. L'adoration qu'a eue le siècle dernier pour la machine, l'asservissement qui en est résulté pour tant d'hommes (et qui est allé jusqu'à l'adoration de la machine par ceux qui s'en sont affranchis), il semble que l'humanisme puisse nous en guérir. Non pas les humanités qu'on apprend dans les écoles — grec et latin ânonnés et déchiffrés à coup de grammaires, de dictionnaires — cela ne suffit pas; mais le contact avec la sagesse populaire de la Méditerranée qui peut renouveler l'homme. Quelles que soient les révolutions politiques, sociales ou religieuses, la Méditerranée est plus ancienne et en même temps plus jeune qu'elles. Le chrétien a dû se mettre à son école, le communiste s'y mettra. Et en tous cas, même au plus fort des guerres comme aujourd'hui, son spectacle peut nous aider à nous soulever hors de ce monde déchiré par la jalousie jusqu'à ce dieu dont parle Platon et dont il dit : « il était bon, et ce qui est bon est à tout jamais exempt d'envie. »

Jean GRENIER.

Chroniques

CHARLES NICOLLE

La gloire de Charles Nicolle n'est pas de celles qui, d'emblée, s'imposent à la foule ; plutôt une de celles qui vont grandissant et s'amplifiant à travers les siècles.

Le public ignore à peu près tout de ce très grand homme, sauf peut-être son nom. Il est donc nécessaire que les lecteurs des « Cahiers du Sud » apprennent au moins l'essentiel d'une œuvre qui n'est pas strictement technique, et qui, de toutes façons, dépasse et domine toute technique.

Parmi les idées et travaux innombrables de Nicolle, il en est deux qui portent l'empreinte du génie et suffiraient à immortaliser son nom.

La découverte *du mode de transmission du typhus, et de sa prévention*, date de 1909. Elle est extraordinairement simple, comme beaucoup de grandes découvertes : Nicolle, qui venait de parcourir à Tunis les maisons arabes où la contagion est si fréquente, entre un jour à l'hôpital Sadiki : là, le typhus n'est plus communiqué, malgré le voisinage des typhiques et des autres malades. Il faut donc que l'agent de la propagation s'arrête à la porte de l'hôpital. Cet agent, quel est-il ? Nul ne le sait. Mais voici qu'une pancarte frappe la vue de Nicolle, celle qui indique la « Salle d'épouillage ». C'est l'illumination : le pou est vecteur du virus.

Il a fallu des mois pour établir la vérité et le mécanisme de ce rôle parasitaire ; nous ne pouvons entrer dans le détail des expériences. Le fait capital, c'est que la maladie pourra être jugulée et ce fait aura, nous allons le voir, des conséquences incalculables.

Le typhus n'est pas extrêmement grave dans les pays où il est endémique, par exemple l'Afrique du Nord. Mais, transplanté dans nos régions, où les organismes ne sont pas préparés à le recevoir, il prend une virulence redoutable.

Et justement une circonstance s'est présentée, où le typhus aurait pu exercer d'immenses ravages : la guerre.

Dans toutes les guerres, en effet, cette maladie a décimé jadis les armées et les populations. De 1914 à 1919, les armées du front oriental, celles qui combattaient en Pologne, en Russie, en Roumanie, ont payé au fléau un terrible tribut. La France, par contre, a été préservée, et c'est à Nicolle qu'elle le doit.

Le prix Nobel de Médecine a consacré, en 1926, ce magnifique service.

La seconde découverte capitale, beaucoup plus extraordinaire, et qui met en relief des dons de divination véritablement poétiques, est celle des *infections inapparentes*. Nicolle a prouvé qu'un animal ou un homme peut accomplir à son insu toutes les phases d'une infection, sans jamais en présenter le moindre symptôme. Il ne s'agit pas là de simples « porteurs de germes ». Non, la maladie *évolue* chez eux, avec une phase d'invasion, une phase d'état, une phase de déclin, marquées respectivement par une contagiosité progressive d'abord puis décroissante, et suivies d'un état d'immunité.

Ces états bizarres jouent, à n'en pas douter, un rôle décisif dans l'évolution des épidémies, qui cessent on ne sait trop pourquoi et renaissent on ignore comment.

De telles notions éclairent aujourd'hui maint problème. Elles ont en outre amené Charles Nicolle à écrire le véritable poème qu'est son livre « *Le Destin des Maladies Infectieuses* ». Ne cherchez pas dans cet ouvrage, je vous le dis tout de suite, une consécration des idées de Progrès; n'y cherchez pas des « consolations », ni des motifs d'espérer que toutes les maladies seront vaincues un jour.

Le savant qu'est Nicolle sait bien que certains fléaux pourront être jugulés ; mais il nous avertit qu'il existe d'autres races microbiennes, prêtes à occuper les « places » laissées libres (la nature, à cet égard, est inépuisable). Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, se développer actuellement des maladies autrefois ignorées, et qui paraissent être les *maladies d'avenir*, comme la fièvre de Malte, qui gagne de jour en jour ?

Nicolle ne se fait guère d'illusions, et diffère en cela de la plupart des savants, qui croient que leur spécialité va changer la face du monde. Son attitude mentale, à ce sujet, est même, au premier abord, assez déconcertante pour les non-initiés : pour lui, la vie, qui se manifeste sous toutes les formes, déjouera toujours les astuces de l'homme ; bien plus, il pense que les ravages des germes pathogènes auront dans l'avenir d'autant plus de chances de s'étendre, que la civilisation (ou ce que nous nommons ainsi) aura réalisé plus de progrès ; — tandis que les épidémies et endémies exerceraient de moindres dégâts dans des sociétés revenues à un état primitif, sans moyens de communication faciles, privées de contacts mutuels.

Tout cela ne signifie point, d'ailleurs, que nous devons nous croiser les bras. Il faut échopper, à mesure que la barque est envahie par l'eau ; et nos successeurs n'auront qu'à faire de leur mieux, comme nous-mêmes. Mais il serait vain d'espérer que l'humanité sera un jour libérée de ses soucis à l'égard de ses ennemis invisibles...

Ces conceptions vont bien au delà de ce que nous offrent d'ordinaire les savants : c'est que Charles Nicolle est en même temps un visionnaire, un poète, et un bel écrivain. Esprit encyclopédique, embrassant les connaissances objectives, la philosophie, la littérature et l'art, il a donné la preuve de sa maîtrise dans tous les domaines.

Les romans, *les Deux Larrons, le Pâtissier de Bellone, Marmouse et Les Lôtes*, etc... sont d'une belle qualité et marquent des dons d'invention exceptionnels. Mais son plus beau titre de gloire, à cet égard, est constitué par les ouvrages où il a exposé sa conception biologique du monde. Nous y voyons la genèse de ses principales découvertes. Il ne s'agit nullement de vulgarisation, chose que Nicolle avait en abomination, mais seulement de la marche de la pensée dans les processus de recherche scientifique.

Nous assistons de tout près, grâce à lui aux opérations de l'esprit en genèse, nous voyons le détour de la nature qui a l'air de ne pas vouloir laisser surprendre ses secrets ; nous suivons le chercheur dans ses enthousiasmes, ses défaillances, ses renouveaux d'espoir.

Je vois là, pour ma part, exactement ce qui est à l'opposé de la vulgarisation. Dans ses célèbres leçons au Collège de France, Nicolle nous a livré non pas seulement le produit, mais la substance même de sa pensée. Il apparait dans ces ouvrages, comme le modèle du savant humaniste, défiant le rétrécissement qui menace tristement tant d'hommes de laboratoire, à mille lieues de cette « lourde probité dans les choses de la connaissance, de ce *plèbéisme de l'esprit* », dont parle Nietzsche.

Etourdis par les batteurs d'estrade et les clameurs de leurs hommes politiques, la France et l'Europe ne réaliseront que dans quelques années ce que représente le nom de Charles Nicolle, qui a toujours vécu dans la solitude. Ses rares amis savent ce que lui réserve l'avenir. Il suffit d'avoir approché cet homme, ne fut-ce que quelques heures, pour découvrir en lui, en même temps qu'une inépuisable et mâle bonté, les signes éblouissants du génie.

J. FIOLLE.

PAUL VALERY, LA MEDITERRANEE ET L'HUMANISME

Tout ce qui vient de Valéry nous est précieux. Le III[e] tome de *Variété* (1) met, comme les deux précédents, à la portée du public, des préfaces, des études, des commentaires, qu'il n'était pas toujours commode de se procurer séparément, et y ajoute le texte des deux mélodrames *Amphion* et *Sémiramis:* ce nouveau choix ne peut donc qu'être accueilli à son tour avec la plus grande ferveur. Mais, pour ma part, pendant que je coupais le volume, il est quelques pages qui tout de suite, à cause d'une certaine actualité locale, ont retenu davantage mon attention : celles-là mêmes qui sont consacrées, comme l'a voulu Valéry, aux *Inspirations Méditerranéennes.*

La Méditerranée est en ce moment à la mode. Peut-être même plus qu'une mode en train de s'imposer, est-ce un mythe à l'état de gestation, déjà chargé de force vive et, comme tous les mythes, débordant d'espérances, de promesses, mais, il faut bien l'avouer aussi, d'incertitudes; car prévoit-on jamais exactement ce qu'un mythe peut nous réserver ?

Mais de pressentiments, pour l'heure, on est loin d'en manquer. D'abord comme un coup de trompette, il y a eu le livre d'Audisio (2) : véritable acte de poésie et de foi, message dynamique adressé aux cinq sens, magnifique débordement de lyrisme en faveur de la plus large fraternité méditerranéenne. Puis en octobre, le Congrès de Monaco, effort méthodique et patient pour essayer de définir, de préciser ce qu'il avait été convenu d'appeler l'*Humanisme Méditerranéen.* Ajoutons les travaux de Fernand Benoît (3) tendant à vérifier par l'archéologie, l'histoire et la géographie l'hypothèse d'une unité des civilisations de la Méditerranée. En même temps l'action, la propagande sont venues se mêler aux recherches théoriques, aux enquêtes: Jean Desthieux vient de fonder et de réunir un groupement des « *Amitiés Méditerranéennes* ». Enfin n'oublions pas non plus l'effort des *Cahiers du Sud* dont le titre seul, n'est-ce pas ? est depuis de lon-

---

(1) Paul Valéry, Variété III, Gallimard 1936.

(2) Gabriel Audisio, Jeunesse de la Méditerranée, Gallimard 1935.

(3) Fernand Benoît : L'Afrique Méditerranéenne, Algérie, Tunisie, Maroc. Les Beaux Arts, Paris 1931. Avignon au double visage. Editions Alpina, Paris 1932.

gues années un drapeau, et renvoyons, pour conclure, au programme synthétique du *Centre Universitaire Méditerranéen* de Nice dont Valéry est précisément l'inspirateur, si bien que nous rejoignons du même coup la pensée de l'auteur de *Charmes* et que la boucle est bouclée.

*
* *

La conférence publiée sous le titre extrêmement suggestif d'*Inspirations Méditerranéennes* nous apparait, dans l'œuvre valéryenne, comme un texte très rare et à peu près unique en son genre, puisque nous y voyons, ce qui n'est pas sans nous surprendre et nous ravir, Paul Valéry sur le terrain de l'autobiographie et de la confidence, où par principe il ne s'aventure jamais. Mais c'est justement la pure autobiographie de style cartésien avec la même hauteur de vues, le même dédain de l'évènement inutile que dans le *Discours de la Méthode*; et la confidence, puisque confidence il y a, reste tout à fait relative; car l'auteur, comme il nous en prévient, n'admet dans l'ordre du concret, du pittoresque ou du subjectif que ce qui servira strictement à éclairer l'histoire de sa propre sensibilité intellectuelle.

Une génèse qui a elle aussi son premier moment entre la terre et les eaux ! La terre : le Languedoc et ses lagunes. Les eaux: celles de la Méditerranée au golfe du Lion. Valéry convient qu'il est né précisément dans ces lieux où il aurait aimé de naître; et comme si la nature avait favorisé sa vocation, elle lui a servi son premier aliment spirituel à son balcon familial, dans le double panorama du trafic d'un grand port et du plus lumineux des horizons marins. C'est donc là que le Maître a pris le goût et la passion de regarder le monde de plus en plus haut et dans une clarté dévorant de plus en plus toutes les ombres. Voilà pourquoi aussi, dans cette série d'aveux concertés, il nous entraîne, il nous élève progressivement du concret à l'abstrait, des impressions sensibles, malgré leur richesse et leur séduction, jusqu'aux idées les plus pures. Sous Valéry ainsi penché sur la nature, Valéry retrouve et nous montre alors un homme, mais un homme déjà pourvu d'un certain degré de généralité; car cet homme est l'homme de la Méditerranée, dont la philosophie est née en Grèce, exactement dans les mêmes conditions que la sienne en Languedoc, sous le soleil, en face d'une mer brillant à la fois de tous les feux du jour et apaisée. C'est donc bien devant l'ordre, le repos et l'envergure d'un tel spectacle que la conscience humaine a compris qu'elle en était non seulement le reflet et le contenu, mais encore la limite et la mesure, si bien que l'intuition

géniale formulée par Protagoras (*L'homme est la mesure de toute chose*) s'est affirmée dès ce moment comme un *Sésame, ouvre-toi*, un mot de passe essentiellement méditerranéen. Mais comme l'homme se dominait lui même en même temps qu'il dominait l'univers par les yeux de sa pensée, il se dépouillait de tous ses accidents individuels et découvrait en lui, dans ce pouvoir de sa réflexion, cette qualité universelle pour laquelle il n'est qu'un nom : *l'humanité*. Et du même coup évidemment l'homme commençait à devenir l'égal de l'homme devant Dieu et devant l'homme, et la notion d'humanisme était en train de s'élaborer.

*
* *

Le témoignage valéryen est irrécusable, et nous serons tous d'accord pour reconnaître que la zone méditerranéenne a représenté effectivement de toutes les aires du globe la plus favorable à la conception et à l'enfantement d'une civilisation matérielle et morale qu'on peut qualifier, à juste titre aujourd'hui, d'occidentale ou d'européenne. En somme il ne pouvait pas y avoir de laboratoire naturel plus commode pour apprendre à l'homme à dégager les caractères communs, les *constantes* essentielles et de la nature et de l'humanité. On sait également que la meilleure et la plus large part de ces bénéfices a été obtenue sur deux lignes principales de forces dont l'épanouissement pour ainsi dire illimité est loin, même à l'heure actuelle, d'avoir porté tous ses fruits. En gros, l'une de ces lignes partant, si l'on veut d'Athènes, et l'autre, de Jérusalem, il y a donc eu deux grands courants à qui il arriva d'ailleurs de mêler leurs eaux et de se marier. Les heurts ou divergences peuvent être considérés comme relativement négligeables. Mais il faut convenir pourtant que l'effort hellénique a porté à la fois sur la morale et la science, tandis que ce que nous devons à l'effort judéo chrétien, étant à peu près égal à zéro sur le terrain scientifique, s'affirme comme d'autant plus considérable au point de vue moral. Quoiqu'il en soit, il s'agit, en théorie comme en pratique, d'une conquête et d'un héritage méditerranéens. Et nous serions donc bien ingrats pour ne pas entonner aussi souvent que possible un chant de reconnaissance à notre mère Méditerranée.

Justice étant ainsi rendue à qui de droit, il reste cependant à faire encore, pour être équitable envers tous, l'espèce de mise au point suivante:

Ce que nous devons à la Méditerranée géographique, dans ce bilan de civilisation, est de la plus haute importance; mais nous ne lui devons pas absolument tout; il faut saluer d'autres dona-

teurs ou donatrices, plus humbles peut-être, mais ne méritant certes point d'être ignorés.

D'abord il y a la nuit des origines; la pensée méditerranéenne n'en est que la suite; cette suite est royale sans doute; mais elle n'est pas le commencement; et en ce qui concerne le commencement, ce qu'il faut faire entrer avant tout en ligne de compte, c'est le mystère encore mal éclairci, mais combien troublant! des sources orientales de toute culture.

Pour en revenir ensuite au double héritage spécifiquement méditerranéen, celui, comme on l'a noté plus haut, qui nous vient à la fois d'Athènes et de Jérusalem, il ne faut pas oublier davantage qu'il a été partagé, transmis, conservé et accru, le long de vingt siècles, en des régions parfois bien excentriques et chez des peuples souvent fort à l'écart de ces côtes illustres qui s'étendent du Phase aux Colonnes d'Hercule.

Vers le VI[e] siècle de notre ère, dans ces ténèbres intellectuelles qui suivirent la chute de l'Empire, quelques monastères irlandais furent les seuls refuges vivants de l'humanisme gréco-latin. Et c'est de là, dans les brumes du Nord, que de pieux missionnaires, sous l'impulsion du grand Saint Colomban, partirent pour aller rallumer les foyers du savoir sur le continent!

Le libéralisme politique, qui plonge ses racines dans les Evangiles, est surtout une œuvre anglo-saxonne: les premières *Déclarations des Droits de l'Homme* ne sont-elles point celles du Parlement d'Angleterre (1688) et des représentants des Colonies Unies d'Amérique (1776) ?

Ces deux exemples, qui sont loin d'épuiser une série assez riche, ont pour but de montrer que les germes primitifs, transportés sous d'autres climats, ont donné une floraison seconde qui n'a certes rien de méprisable. Nous croyons même qu'il y aurait lieu de distinguer à ce propos entre la *Méditerranée réelle*, domaine strictement géographique, telle qu'elle est limitée sur la carte, avec ses divers peuples riverains, et la *Méditerranée idéale*, faite du capital spirituel indéfiniment extensible, qui s'est trouvé et qui se trouve encore exploité partout sur le globe où l'on conserve le culte des humanités antiques, partout où Platon et la Bible, le goût de la spéculation désintéressée et le sens de la fraternité humaine sont également honorés. Et notre Méditerranée mentale aux côtes indéfinies baigne de ses flots invisibles aussi bien les murs de l'Université de Rome et de la Sorbonne que ceux de Cambridge, d'Oxford, d'Upsal ou d'Harvard. L'énumération n'a rien de limitatif: ce *mare nostrum* étant ouvert au monde entier.

Enfin au cours même de l'enrichissement de la civilisation oc-

cidentale, il y aurait à mettre en relief des influences qui, quoique maritimes encore, ne seraient plus exclusivement méditerranéennes; car il y a eu et il peut y avoir encore, comme Valéry, Languedocien, penché sur la lumineuse Méditerranée, d'autres penseurs français orientés différemment par la naissance, Gascons par exemple et penchés ceux-là sur l'Océan brumeux.

Je pense ici, comme on l'aura tout de suite deviné, à la découverte des Amérique dont l'influence s'est exercée sur nous par les grands ports, non plus du sud, mais de l'ouest... Je pense surtout aux trois sauvages du Brésil rencontrés par Montaigne à Rouen en 1562 et avec lesquels il conversa par le moyen d'un interprète : d'un côté, les trois premiers représentants de la mentalité primitive ayant mis les pieds sur les vieux parapets de l'Europe et, de l'autre, le premier en date des grands philosophes modernes, un véritable homme de librairie, non seulement saturé d'antiquité gréco-latine, mais encore et surtout profondément nourri de cette moelle des sceptiques dont les leçons l'avaient si bien préparé à une rencontre aussi peu prévue.!

Tâcherons-nous maintenant de recueillir le long des siècles quelques échos de cette conversations atlantique? Nous verrons que les uns, à travers Descartes, Pascal, Montesquieu, sont allés propager jusqu'à Lévy-Bruhl la notion, cette fois élargie jusqu'aux antipodes, de relativisme intellectuel et moral, tandis que les autres, à travers Jean-Jacques, Diderot, Tolstoï, nous ont initiés de plus en plus profondément à la religion de la naïveté originelle. Et la protestation de Duhamel contre le machinisme apparaîtra aussi comme une lointaine répercussion de la même onde et du même choc.

Qu'on me permette de citer ici Valéry, toujours d'après ses *Inspirations Méditerranéennes:* « Ce sont les Méditerranéens « qui ont fait les premiers pas certains dans la voie de la préci- « sion des méthodes, dans la recherche de la nécessité des phé- « nomènes par l'usage délibéré des puissances de l'esprit, et qui « ont engagé le genre humain dans cette manière d'aventure ex- « traordinaire que nous vivons, dont nul ne peut prévoir les « développements, et dont le trait le plus remarquable — le « plus inquiétant, peut-être — consiste dans un éloignement tou- « jours plus marqué des conditions initiales ou naturelles de la « vie. (1) »

Il y a là un aveu : la complication, la matérialisation, la mécanisation, la cérébralisation progressives de la vie seraient autant

---

(1) Variété III, page 262.

de responsabilités méditerranéennes. Et sans doute avions-nous déjà entendu, chez les Cyniques, les Epicuriens et dans les Evangiles, un appel en faveur du retour à la virginité de la nature ou à la simplicité, à l'éden du cœur. Mais ce cri, quoique aigu, n'était peut-être pas suffisant. A l'époque de la Renaissance qui ne consiste pas, comme on l'a vu, dans le seul retour à l'antique, il fallait comme un autre air du large et d'autres sources rafraichissantes. Il fallait traverser l'Océan, faire le tour de la planète et dresser à l'horizon le mirage des divins cannibales, en découvrant toutes ces terres inconnues que la Méditerranée des Anciens, ce grand lac, malgré ses ouvertures sur trois continents, n'avait pour ainsi dire, pas soupçonnées. En somme, même la Méditerranée totale de Gabriel Audisio a été à un certain moment et reste encore aujourd'hui trop étroite. Il a fallu et il nous faut encore l'apport de toutes les mers du globe pour nous faire comprendre que notre civilisation européenne et l'humanisme blanc de l'*homo sapiens et faber* sont encore loin de représenter tout l'humanisme et toute la civilisation.

Armand LUNEL.

LA POESIE

LES CAHIERS DE BARBARIE (1)

CAHIERS NOS 9 à 12 : L'EAU LUSTRALE, par *Paul Souffron;* CHANSONS GITANES, par *Federico Garcia Lorca;* MONTHERLANT ET LE MERVEILLEUX, par *Anna Denis-Dagieu;* ADAMASTOR, par *Roy Campbell.* (Editions de Mirages, Tunis).

Tous ceux qui appartiennent à cette espèce de société secrète, comme Armand Guibert dit lui-même des « amateurs de poésie », connaissent l'éditeur des *Cahiers de Barbarie.* Ils savent qu'à Tunis, un poète, rédempteur des intérêts matériels, s'est voué à la tâche essentiellement noble et désintéressée de servir la poésie sans autres moyens séculiers que sa ferveur et son optimisme : il y a en lui du prêtre et de l'enfant, du fol et du héros. Il y a aussi un réalisme cruel, l'accent du Juge qui lui fait inscrire au verso de sa deuxième série de cahiers cette estampille : *margaritas ante Barbaros.*

Sans doute Armand Guibert doit-il se sentir plus ou moins obscurément chargé d'une mission par quelque puissance occulte. Il croit peut-être qu'il fait métier d'éditeur pour son plaisir, par

(1) publiés à Tunis par les soins d'*Armand Guibert.*

raffinement d'esthète, comme on cultive un vice, une chimère, mais au fond je crois qu'il obéit à des voix et que lui-même, aux heures sensibles, au crépuscule du soir, au crépuscule de l'aube (où doivent fleurir mystérieusement ses bons à tirer), il n'est pas fâché de se dire que ses voix commandent.

Dans ces Cahiers du Sud, dévoués à une pure conception de la poésie et de la pensée méditerranéenne, j'entends moins faire une critique de chacun des Cahiers de Barbarie que montrer comment ces deux phares spirituels se parlent, se répondent et croisent leurs feux d'une rive à l'autre de la mer, entre Marseille et Tunis.

Il ne me paraît point scandaleux ni blâmable qu'on reproche aux éditions de Mirages un certain manque de système et de doctrine, qu'on trouve au choix des œuvres une absence de certitude et de nécessité, entre les auteurs une solution d'affinités, que l'on considère la poésie qui se dégage des cahiers barbaresques comme très écartée de l'idée qu'on se fait de la poésie aux cahiers marseillais. Ces griefs sont *apparamment* fondés. Mais en apparence seulement.

Patrice de la Tour du Pin, Brauquier, Capasso, Campbell, Lorca, Souffron, Amrouche, Audisio... où est le lien ? Il est invisible. L'activité de Guibert ne s'explique que par un secret, *le* secret : mirages et merveilleux, la société secrète. Des nerfs dissimulés, des courants profonds, des rhizomes d'affinités unissent des poètes, les poètes, à travers les mers et les continents. Un Espagnol, un Italien, un Africain du nord berbère, un Africain du sud britannique, un Français d'Algérie, un autre d'Egypte, un autre d'Océanie, un Hova de Madagascar, un Arménien, tous ces poètes qui pour la plupart s'ignoraient entre eux se trouvent ou se retrouvent en Guibert, dans l'officine un peu fabuleuse où tous les fils aboutissent, où il mélange cette alchimie, où il procède à d'étranges baptèmes...

Le lien des auteurs de Guibert c'est cette connivence inexprimée entre les poètes qui continuent, en divers lieux du monde, de faire leur oraison solitaire, c'est le sentiment de l'initiation qui allume aux quatre coins de l'univers des bouées de feu pour le salut des âmes errantes, c'est le goût des messages lancés sur des longueurs d'ondes que seules peuvent capter les antennes des « parfaits », c'est un certain culte du miracle et de la lecture cachée par la transparence du cristal.

Rien n'illustre mieux ce que j'en dis que la dilection d'Armand Guibert pour Patrice de la Tour du Pin et les poèmes qu'il en édita (*l'Enfer*) ou qu'il annonce encore (*Vêpres du Confident*), surtout si on les met en regard d'une œuvre aussi dissemblable que *le Pilote* de Brauquier.

Par là, tous les poètes des éditions de Mirages, même si les tournures de leur diction respective semblent les écarter les uns des autres, même si leur expression ne correspond pas aux formes de la poésie qui rassemble un grand nombre d'entre nous, par là ils concourent tous à cette notion qui nous est commune de la poésie considérée comme un mode de la connaissance. On peut ne pas aimer tel des cahiers de Barbarie, en soi, (c'est l'évidence même, et je n'y manque pas) mais j'estime qu'on n'en doit isoler aucun de tous les autres, et il me semble qu'on ne puisse rester insensible à l'espèce de communion qui en émane. Si ce propos inclinait quelque lecteur vers les cahiers de Barbarie, je lui conseillerais de n'y point choisir, mais de les lire tous.

Il y a un autre lien entre les auteurs des éditions de Mirages. Si disparates qu'ils paraissent et si « étranges », s'est-on avisé qu'ils sont pour la plupart d'appartenance méditerranéenne ? Aldo Capasso est italien, Brauquier pensait à Marseille au fond de l'Océanie, Souffron reste en Egypte lié à la Provence, Lorca maintient la survivance orientale et égyptienne en Andalousie et le berbère Amrouche celle du christianisme augustinien en Numidie, Roy Campbell vint de l'Afrique du sud se fixer à Martigues où il chanta ce même taureau dont Anna Denis-Dagieu souligne le symbole magique dans le merveilleux de Montherlant, lequel confie précisément à Guibert le soin de publier sa *Pasiphaé*, moi-même enfin... Il n'est pas jusqu'à Patrice de la Tour du Pin, avec ses flammes insolites, qu'on ne puisse sans aucun abus rattacher à la tradition mystique de la Méditerranée, celle des Castillans et de Raimon Lull.

C'est sur ce point que je voudrais insister. On m'a vu, dans cette revue, apporter d'abord des textes lyriques puis des documents sur l'esprit méditerranéen. On a vu ceux d'Armand Lunel et de quelques autres. On a vu le numéro spécial consacré à l'Islam. Or, tous les auteurs « méditerranéens » des cahiers de Barbarie viennent appuyer, enrichir, illustrer cette notion non traditionnelle et féconde de la Méditerranée travaillée par les forces les plus secrètes de l'esprit, ce que j'appelai naguère « le mystère de midi ». Ce n'est pas ici la Méditerranée languissante des académies, des poèmes à forme fixe, des capitoles romains, du classicisme racorni, de l'humanisme gréco-latin en marbre de musée. C'est la Méditerranée des prophètes, des saints, des aventures, des mythes et des miracles, du romantisme et des passions, de l'hermétisme et des sibylles.

Montherlant et le merveilleux, le titre de l'essai de Mme Danis-Dagieu est bien significatif. Les *Chansons gitanes* de Lorca ont parfois des accents de ballade allemande qu'on avait

notés dans les poèmes de Brauquier les plus marseillais. *A la nuit*, de Capasso, faisait encore écho au pessimisme romantique de Léopardi, tandis que l'*Adamastor* de Campbell, robuste et fougueux, est traversé du galop des manades et de chevaux surréalistes, avec toutes sortes de magies, Dagon et Marie-Sirène, saints amphibies, idoles crustacées. Et *l'Eau lustrale* de Souffron a cette transparence définitive qui appelle « le buveur de lumière » (c'est le titre d'un de ses poèmes), cette lumière dont Guibert dit fort bien, dans sa préface, qu'elle est chose angoissante et l'alliée naturelle du mystère.

Marseille et la mer telles qu'on les aime et comprend aux *Cahiers du Sud* peuvent donc considérer comme leurs ces poètes miraculeusement rassemblés à Tunis. Mais il est vrai que Tunis c'est un peu le cœur de la Méditerranée, ou mieux encore, comme disait Clitomaque en parlant de Carthage et de Corinthe, un de ses deux yeux.

Gabriel AUDISIO.

L'EAU LUSTRALE, par *Paul Souffron* (Editions de Mirages).

M. Paul Souffron vient de nous donner un des recueils de poèmes les plus purs de ces dernières années, je dirais même un des plus sympathiques s'il y avait encore un public pour les œuvres de poésie et si une telle épithète n'avait pour les spécialistes une nuance injustement péjorative. *L'Eau lustrale*, un tel titre est un programme qui ne se dément jamais au cours du livre. La clarté, la fraîcheur de l'inspiration sont les mérites essentiels de cette poésie où la diction, influencée peut-être par l'unanimisme, atteint à des effets musicaux vierges de toute sophistication cérébrale. Le livre s'ouvre sur des thèmes qui sont essentiellement de chez nous, thèmes fransciscains ou mistralien. l'eau, l'air, la terre, le feu :

C'est une terre cristalline
De roc, de jour et d'oliviers.

Le poète n'est-il pas ce « buveur de lumière » auquel Paul Souffron consacre un de ses chants les plus achevés ? Mais de la transparence même de la vision jaillissent des mythes lumineux :

Pour la première fois une femme parait
Avec des yeux qui sont mouillés comme ses lèvres.

Les mythes de Souffron ne sont pas le fait d'un inconscient, jungle de complexes, fouillis de tendances vénéneuses, mais au contraire, selon le mot de Valéry, le fait d'« une attention ex-

trême » au monde extérieur. Phénomène rare dans la poésie actuelle, soupape de sûreté des instincts, la vision dans les textes de l'« *Eau lustrale* » n'est pas une projection de l'esprit sur les choses mais l'intégration des choses par l'esprit. Elle répond à cette conception méditerranéenne qui veut une conquête du monde par l'homme et qui aboutit à un idéal plastique. Seule la facilité, la médiocrité de certains artistes a pu avilir une telle conception : lorsqu'elle est originale, en acte, comme c'est le cas chez Paul Souffron, elle atteint à ce classicisme, à cet humanisme dont mille et mille contrefaçons ne doivent pas nous faire oublier qu'il est la voie véritable. Cette apparente sérénité mieux qu'une frénésie souvent simulée se propose le dépassement de l'homme, elle suppose une passion intellectuelle à cette différence, capitale au point de vue de l'art, qu'elle ne s'attarde point à en décrire les vicissitudes mais se contente d'en inscrire les résultats :

Un homme seul a su bâtir
De loin en loin tous ses domaines
Au jour de la révélation.

Cette façon de serrer de près le mystère, de projeter sur lui des rayons toujours renouvelés, de le tenir en quelque sorte pour naturel sans se livrer à des transes qui pour être occasionnées par lui ne sont en définitive que concommitantes et jamais immanentes à l'objet qu'elle prétendent saisir, cette ambition d'autant plus ardente qu'elle connait ses limites et ne se leurre point sur ses pouvoirs, ce sens du concret sont les caractéristiques de la poésie méditerranéenne telle que la représentente l'œuvre la plus transcendantale qui soit, celle de Dante. Ce n'est pas que le poète méditerranéen nie le mystère, c'est au contraire qu'il le sent en toute chose et se prépare avec patience et humilité « au jour de la révélation ». Qu'une tentative comme celle de Paul Souffron nous invite à examiner ces vérités trop souvent oubliées par ceux qui voient dans l'expérience poétique comme une variété de celle que l'on peut retirer de l'usage des stupéfiants, voilà qui confère à *L'Eau lustrale* sa plus large signification. Puissent ces considérations et critiques ne pas faire oublier le plaisir que l'on éprouve à respirer l'atmosphère de ce livre qui sent la roche, le soleil, la luminosité toujours inquiète de notre mer vivifiante pour les sens comme pour l'esprit.

L. G. GROS.

LES LIVRES

LA PURETÉ DU CŒUR, par *Sören Kierkegaard*. Trad. P. H. Tisseau. (Chez le traducteur. Bazoges-en-Pareds, Vendée).

POUR UN EXAMEN DE CONSCIENCE, par *Sören Kierkegaard*. Trad. P. H. Tisseau (Chez le traducteur. Bazoges-en-Pareds, Vendée).

Bien que *La pureté du cœur* soit antérieure de trois ans à *Pour un examen de conscience*, nous renverserons ici l'ordre d'apparition de ces deux ouvrages et nous parlerons d'abord du dernier Mais signalons en tout de suite l'importance. Si *Le banquet* et *La répétition* représentent le premier état de la pensée de Kierkegaard, « le stade esthétique » et le passage du « stade esthétique » au « stade religieux », les deux livres que nous allons analyser représentent, au contraire, le dernier état de sa pensée, son point d'arrivée après la plus douloureuse des aventures spirituelles; ils préludent immédiatement aux campagnes du *Corsaire* et de *L'Instant*, où Kierkegaard devait épuiser ses dernières forces; ils sont déjà traversés par le vent que fait, en s'élevant, la faux sombre de la mort.

Aussi leur lecture est-elle indispensable à tous ceux, de plus en plus nombreux en France, qui s'intéressent à la pensée Kierkegaardienne.

Kierkegaard n'est pas un mystique et cependant il y a, au centre de son œuvre comme de sa vie, sinon une extase proprement dite, du moins une intuition qui, au fur et à mesure qu'il la creusait, se rapprochait, chaque fois, singulièrement davantage de l'intuition des mystiques. *Pour un examen de conscience* en présente le côté négatif, *La pureté du cœur*, le côté positif.

Le premier de ces deux livres part en guerre, en effet, contre le christianisme rapetissé des prédicateurs. La religion n'apporte pas aux hommes la consolation; elle les fait entrer en agonie. Il faut d'abord mourir, et mourir dans l'épouvante, avant de ressusciter à la vie nouvelle. Sous prétexte que le Christ a dit : Je suis la vie, on a transformé les évangiles en une doctrine de l'exaltation de la vie, au sens humain du mot (je dirai, moi, presque nietzschéen du mot). Kierkegaard au contraire présente le côté tragique des Ecritures : « D'abord la Mort », et quelle mort, celle de la Croix!

Mais voici qu'à travers elle, l'âme s'achemine vers l'Unité ineffable. C'est que l'homme a été créé à l'image de Dieu, et par suite, l'Eternel peut se réaliser dans le temporel. Dieu peut s'inscrire dans la nature. C'est le mystère de l'Incarnation. Par la

place qu'occupe la recherche de l'Unité dans *La pureté du cœur*, Kierkegaard se rapproche donc bien des grands mystiques de tous les temps et de toutes les religions, depuis le païen Plotin jusqu'au très catholique Jean de la Croix. Et cependant le grand penseur danois s'écarte assez vite de la dialectique mystique, car le mysticisme tend toujours plus ou moins vers la déification, tandis que Kierkegaard montre, en des pages saisissantes, l'abîme qui sépare la créature du Créateur. C'est pourquoi l'Unité a, chez lui, un caractère plus éthique que théologique et s'identifie finalement avec le Bien.

Ainsi s'achève l'évolution commencée dans l'*Alternative*. Dans une philosophie toute de transparence et de pureté, où l'homme devient le miroir limpide de la Divinité. L'intuition première cependant est bien toujours là, à la fois obscure et pourtant pleine de luminosité. On se souvient que Kierkegaard avait d'abord essayé de l'expliquer par la théorie platonicienne du « ressouvenir » (nous disons plutôt, en France, de la réminiscence). Maintenant, au terme de cette évolution religieuse le « ressouvenir » se retrouve encore, mais il s'est christianisé, il est devenu le remords, le cri de l'Eternel qui dénonce notre crime caché, alors que notre prétendue « honnêteté » a triomphé aux yeux du monde. Le cycle est donc fermé. Une fois encore Platon, comme sur les portails des cathédrales, a été le prophète du Christ.

R. BASTIDE.

MÉMOIRE SUR DIVERSES MANIFESTATIONS DE LA VIE INDIVIDUELLE, par *le Comte de Gobineau*. Texte français inédit et version allemande. Chez Desclée et Brouwer, collection Jalons. Publiée avec un Historique et une introduction de A. B. Duff.

Dans l'introduction nourrie qui précède le texte, M. Duff qui a retrouvé le texte français du mémoire et est allé fouiller dans la *Zeitschrift fur Philosophie und Philosopphiche Kritik*, dirigée par J. H. von Fichte, dans le cahier de 1868, la version allemande rédigée en partie par Gobineau lui-même, nous donne une claire exposition de l'historique de ce manuscrit qui voit le jour en français pour la première fois. Avant de s'intituler « De la Vie Individuelle », le manuscrit s'appela longtemps « Les Existences Immatérielles », puis « Les Existences Individuelles » ; Gobineau y envisageait d'abord une « anatomie des langues du point de vue de leur nature ; et finalement cela devint « au fond, un traité sur la vie future ».

Il serait très difficile de considérer ce petit livre extrêmement

intéressant, comme un « traité sur la vie future ». Mais on ne peut non plus se résigner à n'y voir qu'une « anatomie des langues et la démonstration de leur décadence graduelle avant le sanscrit jusqu'aux langues modernes » ainsi qu'une démonstration de « la décadence des langues corrélatives à la décadence des races, dont elle est un symptôme. » En vérité, on sent que Gobineau veut aller au-delà d'une simple démonstration de philologue et vise une idée majeure. Il cherche à montrer la vie individuelle dans les manifestations abstraites ; il démontre que le langage n'est pas une invention de l'homme ; il souligne le fait que l'esprit n'a aucune influence sur les développements idiomatiques ; et il conclut que « l'intelligence ou l'esprit, considéré comme milieu, est le point sur lequel la langue se produit mais non pas par lequel elle est produite ». Les langues sont donc « des êtres indépendants, individuels qui habitent en lui ». La conscience doit vivre « dans le par-delà » et, par conséquent, comme il est indissolublement lié à elle, « l'individu y est également appelé ».

Livre extrêmement curieux, riche, mais d'un sentiment métaphysique plat et sans élan, qui est tout ce qu'on veut, sauf « un traité de la vie future ». On sent que le philosophe veut à tout instant prendre le pas sur le philologue et que le philologue résiste sournoisement. Ce n'est pas une raison pour que M. Duff, qui a donné à ce livre une belle et succinte introduction, s'autorise de traiter Gobineau avec une ironie et une légèreté qui manque parfois de nous donner le malaise.

Benjamin FONDANE.

LA MISÈRE ET NOUS, de *Daniel Rops* (Grasset).

« Regardez vos accusateurs... » Regardez de vos yeux qui ne peuvent plus détourner leur regard tous ceux que votre négligence et votre égoïsme laissent se pourrir et se détruire dans la misère. Regardez-les et avouez, car votre responsabilité n'est plus couverte du voile d'acceptation ou d'oubli dont vous l'aviez entourée. Des hommes au cœur généreux, dont le courage est celui d'être humains et vrais, ont secoué votre négligence, déchiré votre égoïsme et dégagé la responsabilité que, devant vous-mêmes et devant Dieu, vous encourrez.

L'un d'eux, M. Daniel Rops, dénonce, non sans regret, l'hypocrite trahison de la religion ; il accomplit la rupture nécessaire, il place devant nos yeux, nue, dépouillée des semblants de justification et des voiles d'oubli dont nous l'avions enveloppée, la misère. Comme André Gide, il sait, il veut que tous

sachent, qu'il y a sur la terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur.

Terrible problème que celui de la misère ; où est sa solution ? M. Daniel Rops, affirmant que c'est là un problème de fraternité et non un problème politique, trouve cette solution dans l'ordre de la charité chrétienne. Solution du problème moral, mais il y a le problème social de la misère, qu'il faut résoudre sur le plan matériel.

« Si la charité véritable ne doit pas se fonder sur la contrainte, si c'est une offrande, un don personnel, un sacrifice joyeux, si elle est fondée sur la justice, peut-on avoir confiance en l'homme pour l'exercice de cette charité ? Qui pourrait dire comme Gide : « Le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas. Une richesse qui prive un autre, je n'en veux pas. Si mon vêtement dénude autrui, j'irai nu ». Pourquoi l'homme écouterait-il plus qu'il ne l'a fait dans vingt siècles passés l'appel de Jésus ? Pourquoi sa conscience s'ouvrirait-elle aujourd'hui seulement devant ses accusateurs de toujours ? « Votre or et votre argent sont rouillés et leur rouille s'élèvera en témoignage contre vous et dévorera vos chairs comme un feu » (Epitre de St Jacques-5).

Le pur chrétien peut porter sur le monde et sur le désordre établi un jugement aussi sévère que le marxiste, il peut souhaiter du même cœur l'avènement de la justice, ce souhait, cet espoir, ce désir, quels changements apporteront-ils aux causes de la misère, à ces causes sociales ? Ce n'est pas un fait économique que celui de la misère qui détruit l'homme, c'est un fait qui intéresse notre responsabilité la plus directe. Mais c'est une question économique, sociale que doivent se poser les hommes sincères et charitables qui auront reconnu leur responsabilité, lorsqu'ils se demanderont : comment combattre et supprimer la misère ? M. Daniel Rops a compris l'insuffisance de la charité pour répondre aux exigences de la justice sociale. Il reconnait nécessaire que la faiblesse de l'homme s'appuie sur des institutions. C'est ainsi que dans la logique d'une analyse que guide son cœur de chrétien mais que conduit sa raison d'homme, il en arrive à se poser le problème de la légitimité de notre société. Société absurde et orgueilleuse, où des hommes, par la faute des autres, sont laissés en dehors du Bien commun, meurent de toute vie individuelle et spirituelle parce que la société les laisse mourir de leur vie sociale et matérielle.

« La révolution serait faite le jour où les chrétiens se mettraient à vivre leur christianisme », a dit Clémenceau ; mais le chrétien, la majorité des chrétiens veulent-ils véritablement vivre

leur christianisme ? Et les socialistes veulent-ils vivre leur socialisme ? Ne faudra-t-il pas que la minorité qui aura compris et accepté la responsabilité de l'homme cernée dans la retraite de notre lâcheté par quelques esprits sincères qui n'ont pas oublié l'essence unique de l'homme (« Ah ! tu tiens table ouverte, Seigneur Christ, et ce qui fait la beauté de ce festin c'est que tous y sont conviés » — A. Gide), ne faudra-t-il pas que cette minorité, dans une révolution sans violences si c'est possible jette à bas une société corrompue et injuste ; qu'elle fonde le bonheur relatif et provisoire que cette existence peut et doit nous donner sur la justice et non sur la misère des autres ? « Nous voulons une cité juste pour les corps afin que les âmes puissent ne pas y être étouffées. »

C'est le mérite, le grand mérite de M. Daniel Rops d'avoir essayé d'ouvrir les consciences que l'égoïsme, durci par le temps et les richesses, avait fermées et d'avoir, par l'immense porte de la charité, ouvert la voie à la révolution nécessaire, dans le spirituel et dans le temporel.

Maurice PLAGNOL.

CE VAGABOND, par *Frédéric Lefèvre* (Flammarion).

Si je dis que je n'ai jamais rencontré, encore, un livre qui décrive la misère d'une façon aussi bouleversante, je ne désigne certes qu'un des mérites du nouveau roman de M. Frédéric Lefèvre, et ces mérites sont nombreux. Mais je crois que dans la mémoire de tous les lecteurs *Ce Vagabond* restera une comme des images les plus tragiques que puisse inspirer la détresse humaine.

L'esprit et le cœur en sont également saisis. Parce qu'il ne s'agit pas ici d'une description anecdotique qui épuise sa vertu au moment même où le dernier mot est lu, parce que la constatation de la misère est ici comme la vérité affreuse de la vie qui surnage, nous en gardons une sorte de hantise. Depuis que j'ai lu ce livre, les lamentables silhouettes qu'on rencontre dans les soirs noyés de pluie, le long de ces quais parisiens où la misère passe avec ses loques de fantômes, ces silhouettes de clochards qui sont peut-être l'Avocat ou l'Haricot, ont pour moi un autre sens. Je les vois, et je vois en elles, à travers elles, toute l'immense détresse de l'humanité : je connais leur misère individuelle et l'infinie misère anonyme, collective, des Pauvres.

Un livre édifiant, ou documentaire, sur la Pauvreté, n'aurait peut-être pas atteint ce but. C'est l'art de Frédéric Lefèvre, qui a écrit dans *Ce Vagabond* son plus beau roman, et ce roman est un des livres les plus émouvants que je connaisse, — c'est

l'art de Frédéric Lefèvre qui a fait sortir ces personnages des ténèbres de la Pauvreté sans visage pour les rendre présents à notre côté. Toujours présents.

Je songe à ce mot de l'Evangile qu'on interprète si mal : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous ». Ah ! quel réconfort pour les avares et les égoïstes, qui choisissent la diabolique version favorable à leur dureté de cœur : « A quoi bon essayer de *faire du bien* puisqu'il y aura toujours des pauvres ! »

Le roman de Frédéric Lefèvre nous montre qu'il y aura toujours des pauvres. Parce que la fatalité est dure aux faibles, parce que les bourrasques de l'infortune balaient l'homme et l'enfant. Mais aussi, parce que dans la pauvreté quand elle est acceptée, voulue, par le Vagabond qui est le héros du livre, il y a une vertu d'indépendance et de libération qui rend insupportable toutes les chaînes.

Telles sont les deux faces de ce roman, et la différence qui sépare les clochards de ce *vagabond philosophe* pour lequel la pauvreté n'est pas seulement un état de fait, mais aussi un état d'esprit. Le contraste est saisissant. Nous le sentons dès les premières pages, quand l'homme porteur d'une boîte à violon vient prendre place parmi les guenilleux qui attendent la soupe. Il est d'une autre espèce qu'eux : je ne dis pas d'une autre *classe*. Il n'a pas la misère dans le sang. Il ne la subit pas comme une sorte de fatalité héréditaire. Si affreux que soit ce mot quand on songe qu'il s'applique à des êtres qui ont droit au bien-être, à la paix, à la sécurité, ce n'est pas son état *normal*. Dans le troupeau de la Misère, dont il porte l'uniforme, il est entré de son plein gré. Il a *choisi* la pauvreté.

Non par désir de mortification, il ne connait pas cette extase de sacrifice qui célèbre les noces de Saint François et de Dame Pauvreté. Son choix ne repose sur aucun fondement religieux. Obéit-il donc à cet élan de l'esprit et du cœur qui pousse certains hommes à éprouver les mêmes souffrances que les déshérités pour communier avec eux, dans une sorte de fraternité sociale ? Non. Il reste isolé; les clochards savent qu'il n'est pas des leurs, et il ne fait rien pour diminuer cette distance. Mais, alors, quel motif a donc pu pousser un homme à grelotter parmi les miséreux, dans le brouillard fade de la Seine, quand il pourrait vivre heureux, tandis qu'une femme l'attend, dans une contrée riche et douce, au fond de cette campagne amie dont il a connu les enchantements et les douceurs ?

Entre deux tableaux de la vie des clochards, se place l'épisode de la joie idyllique, de l'amour et de la liberté dans une nature épanouie, au fond des bois sonores d'oiseaux, parmi les fleurs tendres et les fruits lourds. Il faut que nous sachions ce que ce

vagabond a abandonné. L'équilibre des trois parties du livre est ainsi d'une saisissante beauté. Dans ce triptyque, dont le volet central éclate d'une ivresse panique resplendissante, scintillante, et comme bourdonnante d'innombrables abeilles, les deux images de la misère, dans leurs accords de brun et de gris font mieux ressortir la lumineuse verdure du tableau rustique. Il y a là un art de composition très exact, très précis, mesuré avec un sentiment musical, et qui ordonne tout le développement du livre comme une vaste symphonie. Dans ce moment d'ivresse où la réalité et le rêve se nouent d'une manière si inextricable qu'on ne sait où le songe commence et où il finit (comme dans l'épisode magistral de la mer : « Catherine, nous partirons un jour vers la mer infinie. Nous la rêverons, nous l'espérerons, toi qui ne l'as jamais contemplée et moi qui en chéris le souvenir... » Tout ce morceau est d'une langue admirable et d'une puissance d'évocation qui nous fait ciller les yeux devant l'éclat de la vague et met sur nos lèvres le goût du sel).

Ce sens puissant de l'évocation, Frédéric Lefèvre en use avec une discrétion et une force en même temps, qui trouve son sommet dans la mort de l'Avocat. C'est un dessin à traits brefs; les coups de crayon se suivent cernant le personnage, dressant le décor, et, tout à coup, précipitant la catastrophe. Si les remarques trop brèves que je peux faire ici me permettaient de développer en termes de métier toutes les beautés de ce livre, je voudrais pouvoir analyser certains morceaux comme celui-là, en énumérer les beautés et montrer en quoi, pourquoi un tel livre représente une des plus exceptionnelles réussites de la littérature moderne.

Mais il y aurait trop à dire. Et comment s'arrêter à parler style quand un afflux de sentiments et d'idées nous presse et nous bouscule de tous côtés! J'ai lu ce livre plusieurs fois; il m'est devenu si familier que certaines pages n'ont pas quitté ma mémoire et qu'il m'est devenu cher comme une œuvre qu'on a vu grandir et pousser ses fleurs. C'est au moment où l'on tenterait d'être seulement un critique, qu'on sent combien on ne peut dépendre de soi une œuvre qui vous a aussi profondément ému. J'ai dit que Frédéric Lefèvre nous a appris la misère; non pas à la manière d'un journaliste qui bacle un reportage pittoresque ou d'un économiste qui aligne des statistiques. La puissante vertu de ce livre réside au contraire, dans cette force d'*expérience* par laquelle l'auteur nous fait éprouver humainement ce que lui-même a éprouvé en homme, c'est-à-dire avec son intelligence et avec son cœur.

Je dirai enfin que *Ce Vagabond* est profondément vrai parce que sa réalité est orchestrée par un sentiment poétique qui dépasse le document, et, en le dépassant, lui donne son véritable



sens. C'est l'art, très grand et très noble de ce roman qui l'impose à notre souvenir comme une œuvre chargée de la plus haute signification. Il nous fait éprouver que la liberté du vagabond est, malgré toutes les souffrances et toutes les privations, pour certains êtres le bien le plus précieux. La mort même de ce Vagabond (qu'il laisse anonyme et dont l'image est d'autant plus vivante qu'il reste pour nous, comme le veut le titre, *ce vagabond*) se dénoue dans une sorte d'apothéose tragique, et la boite à violon révèle son secret.

Tout ce roman est d'un art magistral, mais cet art ne nous toucherait pas si profondément si l'auteur n'y avait mis en même temps que son grand talent, toute sa générosité d'homme au grand cœur, qui tient toute une humanité palpitante dans ses paumes et la presse en frémissant contre sa poitrine.

Marcel BRION.

LA CORDÉE, par *Noël Vindry* (N. R. F., 1935)

Le roman de Pontac, l'histoire d'un effort âpre et implacable pour orienter une vie vers ces sommets de perfection et de domination qui s'élèvent au-dessus de tout ce qui est seulement quotidien, habituel et « par trop humain » en l'homme, ne pouvait commencer que dans la haute montagne, dans son air pur et purifiant, dans ce cadre que d'aucuns croient « inhumain » parce qu'il rejette les faibles et entraine les forts, parce qu'il rappelle brutalement à l'homme ses possibilités et ses limites.

Homme dur et inaccessible pour ceux qui ne lui ressemblent pas, obsédé, — c'est là le mot — de la peur perpétuelle « d'être dupe » dans une vie qui toujours lui refusait la satisfaction puisque tout ce qu'on lui proposait semblait gratuit, et qui toujours l'engageait à la lutte, méprisant l'homme puisqu'ayant une notion et une vision autrement grandes et nobles de ses buts et de son destin qu'on ne les lui accorde généralement, incité à la révolte en face d'un monde en dégénérescence, poussé, comme certaines âmes nobles et pudiques, vers l'adoration qui dépasse l'amour seulement fait de tendresse, d'abandon et de bonté, Pontac après avoir fait fortune, ce qui le met à l'abri des seules préoccupations quotidiennes, va retrouver la montagne, sa montagne où il passait son enfance rude et dure, où son père était guide et mourait dans l'accomplissement de son devoir, tenant pendant des heures la cordée à laquelle furent attachés ses compagnons tombés dans un ravin, se lançant dans le vide avec eux après un effort désespéré... Lors d'une excursion dangereuse dans le massif du Mont-Blanc qui lui rappelle brusquement que ces montagnes ne l'accueillirent pas entièrement comme un

des leurs mais qu'il s'agit bien de les reconquérir en venant à bout de leurs obstacles, leurs pièges, il rencontre Geneviève, une jeune femme qui s'est hasardée dans ces contrées sans connaître leurs vrais dangers. Cette rencontre sera décisive pour les deux êtres qui se sentent attirés et repoussés à la fois par le sentiment qu'ils éprouvent tout de suite l'un pour l'autre : l'adoration. Geneviève qui tombe dans un ravin où elle reste, par miracle, attachée à une pierre, suspendue au-dessus du vide, sera sauvée par une expédition de secours hâtivement improvisée et à laquelle Pontac, bien tardivement, et bien malgré lui, donnait l'alarme, exaspéré du fait qu'une femme, de par son imprudence inconsciente mais impardonnable, puisse mettre en péril la vie des hommes qui, liés l'un à l'autre par cette « cordée » que personne n'a plus le droit d'abandonner, une fois attaché, la sauveront après des efforts terribles auxquels Pontac s'est finalement rallié sans que Geneviève eût pu apercevoir sa présence. Au refuge, Pontac se trouve en face de Nance, jeune industriel fort riche à qui il doit même en large partie sa fortune actuelle mais qu'il a toujours profondément méprisé, précisément à cause de sa bonté, de sa faiblesse, de sa capacité d'attendrissement. Nance, ayant participé au sauvetage de Geneviève, l'épousera sans trouver dans cette union l'atmosphère d'affection et de tendresse qu'il a toujours recherchée dans sa vie et dans celle des autres...

L'étrange Geneviève n'a pas oublié Pontac en qui elle reconnaissait instinctivement une force et une aspiration de la vie semblables aux siennes, l'adoration que dissimulaient la dureté et le mépris qu'il lui témoignait... L'action, développée avec maitrise et maturité, entre vite dans le domaine du tragique. Plus exaspéré de voir Geneviève liée à l'homme en qui il déteste non seulement le faible mais tout un principe de vie opposé au sien qu'entrainé par les incitations d'un ancien camarade de travail, un anarchiste fanatique, Pontac, pour montrer sa force, engage toute sa fortune et ce qui plus est, sa personne toute entière dans une lutte sociale dirigée contre Nance et ses entreprises, il engage et entraine des milliers d'ouvriers qui le suivent aveuglément, fascinés, mais ignorant ses buts et ses motifs réels. Nance comme tout son tempérament le lui commande recherche la conciliation; l'ayant humilié, Pontac aurait abandonné la lutte, mais Geneviève qui s'est décidée à intervenir auprès de lui, ne supporterait pas son abdication même apparente, elle se solidarise publiquement avec son action. Les partisans de Pontac s'apprêtent aux actes de sabotage: destruction des puits, des mines, mais ils voient dressés contre eux les pouvoirs publics et les ouvriers organisés sous les mots d'ordre

des socialistes. La bagarre est inévitable, mais l'échec de l'action le sera également. Pontac, se rendant compte où il a conduit par sa volonté de domination, des milliers d'êtres qui voient en lui leur chef, en lui qui tient « la cordée » et avec elle leur sort, voyant brusquement l'impasse dans laquelle s'est engagé, sachant que ceux qui l'ont suivi vont mourir, est bien décidé à lier son sort au leur, il se tue, après avoir étranglé la femme dont l'apparition et l'introduction dans sa vie l'a rendu, une fois encore, et fatalement, dupe..

Les personnages de ce roman qui a une tendance très marqué d'adopter des symboles, paraissent parfois étranges, ils ont un penchant perpétuel à dépasser et à détruire tout ce qu'on pourrait supposer de purement et simplement « humain » en eux, mais toujours, c'est une atmosphère tragique et héroïque qui les entoure, ils viennent de loin, ils vont loin... Il ne s'agit pas d'une œuvre « réaliste », sa signification symbolique, par contre, s'impose. Plus encore que dans la description des scènes de la « lutte des classes » qui ne manque pas de certains éléments romantiques, l'auteur est à son aise là où il s'agit d'évoquer l'atmosphère de la grande montagne; il y a là des pages extrêmement fortes et émouvantes par leur simplicité qui rejoint la grandeur, on les sent écrites par quelqu'un qui connait et qui aime la montagne, qui y vit, qui a subi, lui aussi son appel. « La Cordée » n'est pas le roman d'une vie, bien davantage, il s'agit de l'histoire d'une grande aspiration dont la signification apparait encore plus nettement si l'on apprend que son auteur annonce la publication d'un livre sur Nietzsche, ce grand solitaire qui vivait, avec ses rêves dangereux et nobles, « aux sommets », d'où il criait, grand, cruel et nostalgique, que « l'homme est quelque chose qui doit être dépassé... »

Ernst Erich NOTH.

SPERANZA CARDINI, par *Robert Millet* (Denoël et Steele).

A la mort de son père exilé en France pour son opposition au fascisme, le marquis Enzo de Sentis regagne l'Italie. A Sienne il s'aperçoit que ses amis d'enfance lui tournent le dos, sauf la jeune Speranza Cardini dont la famille, ardemment fasciste, condamne cependant le retour d'Enzo. Les deux jeunes gens ne tardent pas à se prendre d'une violente passion l'un pour l'autre et ils ont tous les jours des rendez-vous sur le belvédère du palais Cardini. Leur bonheur serait parfait si le père de Speranza, le vieux comte Ansano, n'était mis au fait de l'aventure de sa fille et ne décidait aussitôt de quitter Sienne avec Spe-

ranza. A la campagne il est bientôt rejoint par son fils aîné Césare, proconsul farouche, qui a juré la perte d'Enzo. Enzo, de son côté, ne peut supporter sa solitude et il vient rejoindre Speranza qu'il rencontre chaque jour dans le plus grand secret. Par malheur, cette nouvelle intrigue est bientôt découverte et Césare qui se répand en menaces de mort, séquestre sa sœur. Un soir cependant, l'indomptable et fière Speranza, réussit à rejoindre Enzo sur un chemin qui borde un précipice. Césare les surprend, essaie de tuer Enzo d'un coup de révolver et le manque. Le marquis se jette alors sur son agresseur et le pousse dans le précipice où le proconsul se tue. Enzo, poursuivi, réussit à échapper à la police et à gagner la Corse.

A ce moment intervient un nouveau personnage qui est une des plus intéressantes figures du livre : Arnaldo. C'est un homme important, promis aux plus hautes destinées officielles. Invité par Césare et malgré la douleur qu'il éprouve de la mort du proconsul, il devient rapidement amoureux de Speranza. Pour ne pas la quitter il se fait nommer préfet à Sienne et tout le monde se retrouve à la ville. Speranza qui avait d'abord éprouvé de l'amitié pour le jeune homme se détourne de lui lorsqu'elle s'aperçoit qu'il l'aime et le déteste tout à fait lorsqu'il la demande en mariage. Le comte Ansano accepte ce mariage bien qu'Arnaldo ne soit pas de famille noble parce qu'il estime que sa fille est à jamais compromise et qu'il est ébloui par l'importance politique du préfet. Mais Speranza pense toujours à Enzo qui commet l'imprudence de revenir à Sienne. Le comte Ansano l'aperçoit, le dénonce à Arnaldo qui préfère éviter le scandale que causerait une arrestation et Enzo doit repartir, cependant qu'à la suite d'un chantage de son père, Speranza jure d'épouser le préfet. Le mariage est annoncé au Duce et au moment où tout semble perdu, Speranza qui a découvert la manœuvre de son père, l'oblige sous la menace du révolver à lui rendre la parole et, après un voyage périlleux, elle rejoint Enzo en Corse où elle pourra trouver enfin le bonheur.

Le livre de M. Robert Millet a d'intéressantes qualités. Il est la peinture d'une passion comme on n'en voit plus guère dans le roman contemporain et ses personnages s'abandonnent à leurs instincts avec une générosité également très rare. Ce sont presque des personnages de tragédie classique et Césare qui met l'amour de sa patrie par dessus tout et qui, s'il le fallait, n'hésiterait pas à tuer sa sœur, n'est pas sans rappeler Horace. Il y a dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles une violence et une rigueur qui sont la violence et la rigueur même d'Horace. Je ne sais pas si M. Robert Millet a voulu nous montrer que la jeunesse italienne avait retrouvé les vertus de l'ancienne Rome,

mais son livre nous apporte en tout cas un témoignage important sur l'état d'âme des jeunes fascistes. Quant à Speranza elle est aussi étonnante que César. Placée entre sa famille, sa patrie et sa passion dans une situation cornélienne, elle réagit en héroïne racinienne, c'est-à-dire qu'elle poursuit sa passion jusque dans ses dernières conséquences. Seulement elle triomphe, alors que les héroïnes raciniennes sont toujours vaincues. Quoiqu'il en soit, Speranza Cardini est sans doute une des figures féminines les plus vibrantes que nous ayons vues depuis longtemps et il faut féliciter M. Robert Millet d'avoir su la créer. Je regrette simplement que M. Robert Millet n'ait pas usé d'un style plus simple. Son beau livre aurait gagné encore en pathétique.

Kléber HAEDENS.

HISTOIRE DU CINÉMA, par *Maurice Bardèche* et *Robert Brasillach* (Denoël et Steele).

L'Histoire du Cinéma de Maurice Bardèche et Robert Brasillach est bien l'ouvrage le plus important et le plus complet que l'on ait jamais consacré au septième art. Sa documentation est extraordinaire. On a l'impression que les auteurs ont vu tous les films de tous les pays et qu'ils n'en ont rien oublié. Pour tous ceux qui aiment le cinéma, ce gros volume constituera une lecture tout à fait passionnante. Les auteurs traitent leur sujet avec un amour, une clairvoyance, une sorte de joie sévère qui sont admirables. En outre, ce sont des écrivains et des écrivains qui ont réalisé un véritable tour de force en donnant une vie prodigieuse à cette « histoire » qui aurait pu si bien n'être qu'un ennuyeux catalogue de films. Il y a dans ce livre des pages dignes d'une anthologie. Et je songe aux pérégrinations de la petite Mary Pickford, aux aventures de Rio Jim et aux études si remarquables qui sont consacrées à Eisenstein, à Charlie Chaplin et à René Clair. Je crois sincèrement qu'il est impossible d'aimer le cinéma et de pas lire ce livre, qui nous en restitue l'existence comme celle d'un des personnags les plus intéressants et les plus pittoresques qui n'aient jamais existé.

Kléber HAEDENS.

LETTRES ETRANGERES

LE SAHARA VU PAR UN ROMANCIER BULGARE

L'écrivain bulgare n'a jamais été attiré par l'exotisme, je veux dire que ce dernier n'a jamais eu une place dans la litté-

rature bulgare. Voilà pourquoi le nouveau roman « Saüli Bengana » de M. Botio Savov a été accueilli par la critique et par les lecteurs avec autant d'intérêt que de surprise.

« Saüli Bengana ! » Titre étrange, mystérieux qui intrigue. Qu'est-ce que « Saüli Bengana » ? Il faut parcourir les dix premières pages du roman pour comprendre que ce nom sonore et mystérieux est celui du fils d'un cheik arabe qui s'appelle Bouzize Bengana, chef du « territoire du Sud », comme il est dit dans le roman. « Saüli Bengana » est un roman « algérien ». Un roman de l'Alger populaire, car en même temps qu'un tableau pittoresque du grand désert, il est une étude de mœurs. M Botio Savov a eu l'occasion (très rare d'ailleurs pour un écrivain bulgare qui ignore les grands itinéraires!) de faire un séjour en Algérie, d'en visiter les centres principaux, de s'entretenir avec des gens autochtones, notant soigneusement ses impressions, les questions et les réponses, consignant dans son calepin tout ce qu'il a vu et entendu.

L'action du roman se déroule sur un très large fond : d'abord, en Algérie, là où « le chameau, l'Arabe et le désert ne sont qu'un tout qui est indivisible, un paysage unique » (p. 33), puis, à Paris, cette ville universelle où se jettent comme dans une mer des fleuves d'êtres humains, des gens de tous les continents, et, ensuite, derechef dans les cadres gris et monotones du désert immense et silencieux. Je n'irai pas exposer ici le sujet du roman qui n'a pas un thème principal si l'on ne considère comme tel l'amour ardent, pur et sacré entre le fils du cheik et Djémal, pauvre enfant du désert, issue d'une famille des basses couches, de la « rachala », la classe des esclaves.

« — Ne sommes-nous pas, papa, elle et moi, des êtres égaux devant Allah ? »

« — Tu as raison, mon fils, mais les hommes ne compren-
« nent pas la sagesse de Dieu. Très souvent dans leurs cœurs
« au lieu de la raison, parle le mal. Or, on a créé des rites,
« coutumes, lois qui barrent le chemin des hommes à l'arbi-
« traire.. Tu es mon fils unique, le cheik futur. La compagne
« du cheik doit appartenir à la noblesse. La famille de Djémal
« appartient à la « rachala », la classe des esclaves. Ali Abès,
« appelé encore par ton grand-père Djouak, était de la troisiè-
« me classe... »

« Saüli Bengana » est composé de deux longs récits: celui de Saüli Bengana lui-même et le récit de Zora Ali Abès. Cette manière de composer offre une certaine originalité, mais l'unité du roman en souffre. Le livre abonde en pages attachantes et j'admire autant le romancier que le poète qui a écrit ces pages qui nous traduisent tout le mystère et toute la poésie qui se dégagent du paysage saharien. La scène de la « grande prière »,

celle de la révolte et du combat, la mort du nègre Bacharaba Tangar, la compagne fidèle de Saüli Bengana, ce sont des endroits qui témoignent à la fois d'un excellent don de narrateur et d'un savoureux talent de poète. M. Botio Savov s'y révèle un observateur sagace et délicat. Cet écrivain bulgare nous décrit le Sahara autant en romancier qu'en érudit, car avant de se mettre à écrire son roman, il s'est donné la peine de consulter plusieurs bouquins de géographie et, en premier lieu, les ouvrages remarquables de l'éminent explorateur et orientaliste français Emile-Félix Gautier, dont le nom figure dans le roman à propos d'une citation tirée de son ouvrage magistral « Le Sahara ».

« — Les hôtes s'en allèrent. Saüli Bengana et moi, nous entrâmes à la bibliothèque. Il ouvrit le livre du professeur Gautier et se mit à lire le passage qui l'intéressait... »

On trouve dans le roman un autre nom de savant français (nom authentique, bien entendu!), celui de Georges (c'est par erreur que M. Savov écrit « François ») Ascoli, professeur à la Sorbonne, dont il nous cite cette phrase chargée de sens : « Pas de mauvais hommes, c'est l'éducation qui est mauvaise ». Si lyrique que nous semble le roman de M. Botio Savov, il ne manque cependant pas de gravité. La pensée de l'auteur, philosophique et poétique, que nous retrouvons, sous-jacente, à travers son livre, est exprimée dans une suite de tableaux qui sont d'étonnantes évocations de la vie arabe et du désert, et je ne crois pas que le lyrisme si naturel chez M. Savov ait jamais atteint de plus hauts sommets En nous décrivant la vie si peu enviable des « gens du désert » auxquels va toute sa sympathie, M. Savov est allé jusqu'à pénétrer dans leur âme, qui est une âme profondément religieuse, ce qui explique cette sorte de passivité et de fatalisme inné chez eux.

Le séjour de Saüli Bengana à Paris constitue un chapitre non moins intéressant. Il y a là des pages bien nourries, pleines de sobriété et de saveur. L'auteur a fort bien réussi dans la peinture de cette grande métropole qu'est Paris où palpite le cœur du monde, comme s'exprime Blaise Cendrars. Par la bouche de son protagoniste émerveillé, il nous parle ainsi de la « ville-lumière », dont il brosse un tableau vigoureux, pittoresque et vivant :

« — Paris s'étalait devant mon regard. La ville universelle. Mare magnum. Le cœur de la terre. Une vague d'hommes et de voitures qui se meuvent telle une fourmilière, dans le labyrinthe clair des rues. Sous la terre, le métro... il vous transporte avec la rapidité d'un éclair sur tous les points de la ville. Au-dessus des maisons et des rues, dans le ciel même, des avions

qui portent inscrite sur leur queue cette somptueuse réclame de « viandox » dont les lettres lumineuses brillent, le soir, sur la Seine. Théâtres, concerts et opéras où l'âme française se découvre dans sa pleine et absolue harmonie. Pendant la journée, je fréquente la Sorbonne et j'y assiste aux cours, étonné de ce que le savoir immense des professeurs n'ait point desséché leurs nobles cœurs. Le soir, la tour Eiffel brille d'un éclat cinglant, cette tour-symbole du génie technique de la France, et les voûtes gothiques de Notre-Dame de Paris confient aux étoiles le secret de la grandeur du génie français au douzième siècle où l'imprimerie n'existait pas et où le génie gravait sa gloire dans la pierre... J'errais jusqu'au petit jour par ces rues calmes qu'éclairaient des becs de gaz. J'errais seul dans ce silence profond et rêveur. Ma silhouette dansait sur l'asphalte noir et luisant... »

Je ne saurais faute de place citer encore... Citer la page, par exemple, où l'écrivain nous parle avec une admiration non dissimulée du cours sur Hugo du professeur Georges Ascoli à la Sorbonne, celle où est relatée avec beaucoup de densité et de sincérité émouvante la vie de quelques réfugiés russes qui viennent régulièrement prendre leur repas en famille, chez une dame russe d'âge moyen qui habite avec ses deux filles une vieille maison croulante, etc... Tout est fort bien fait, avec grâce et fraîcheur.

Le retour en Algérie via Marseille, le départ par une nuit d'orage, l'arrivée dans le port africain, les figures si pittoresques et originales des portefaix Ali-Mrad et Zekhir, la description de Biskra, la recherche de Djémal à travers les régions désertiques, tout cela qui remplit les dernières cent cinquante pages de ce roman touffu a été fait d'une main de poète authentique. Le livre se termine sur un épilogue Le voici. (On est à Londres. L'auteur qui nous parle maintenant en son nom, raconte:)

« — C'était à l'Abbaye de Westminster. J'avais pris une place solitaire au « coin des poètes » tout près de la statue de Longfellow et j'écoutais l'office matinal. Un chœur chantait dans le grand temple, un chœur de garçons vêtus en blanc comme les anges. L'orgue de l'église accompagnait... En ce moment-là une main se posa légèrement sur mon épaule. C'était une main connue. Quand je me tournai, je vis ce même monsieur au visage basané en joli costume européen que j'avais rencontré à la Galerie de Londres. A côté de lui avait pris place une jeune femme toute en soie.

« — Permettez-moi de vous présenter Madame Saüli Bengana, dit le jeune homme en costume anglais.

« — Djémal, — dit d'une voix basse et douce, la jeune femme, et tendit sa jolie main.... »

Comme je l'ai déjà dit, la partie centrale du roman est occupée par le récit de Saüli Bengana. C'est un récit sobre, poétique, émouvant en même temps que coloré. Et le mérite de M. Botio Savov, c'est d'avoir su écrire en même temps qu'un roman « colonial » (dont les Français qui connaissent les œuvres d'un Pierre Mille qui a créé les meilleurs types coloniaux, d'un Louis Bertrand, ce parfait connaisseur et admirateur de l'Afrique, lui sauraient gré s'ils pouvaient le lire dans leur langue) un roman exotique par excellence, — qui est le premier vrai roman exotique écrit par un romancier bulgare.

Nicolaï DONTCHEV.

JEAN CASSOU A EUROPE

Jean Cassou a été appelé, par le nouveau comité directeur de la Revue *Europe*, à remplir les fonctions de Secrétaire Général, où se sont distingués Jean Guéhenno et Jacques Robertfrance. Cette désignation nous réjouit. Elle met davantage en lumière un homme qu'entourent les plus hautes sympathies intellectuelles, un esprit des mieux informés de l'époque, en qui se rassemblent des dons précieux et divers.

Jean Cassou écrit une langue de poète, une prose souple et palpitante qui reflète une merveilleuse agilité de pensée et une sensibilité aux riches nuances. Nul mieux que lui ne perçoit les affinités entre les créateurs et ne note avec plus de certitude l'inspiration de chacun, sur le clavier qui va du baroque espagnol au romantisme allemand.

Critique, romancier, esthéticien, conférencier, Jean Cassou mène de front tous les genres et sa réussite dans ces domaines impose sa personnalité à l'attention de nos contemporains. Son esprit généreux l'entraîne d'ailleurs en des missions où l'humaniste prend contact plus directement avec l'humain. Il l'a poussé à donner sa collaboration à la *Maison de la Culture* et le fait accéder aujourd'hui à cette fonction qui lui permettra de réaliser ses aspirations profondes et de resserrer davantage ses amitiés.

Les *Cahiers du Sud* comptent parmi ces dernières; Jean Cassou leur a donné à maintes reprises des témoignages d'estime et d'attachement. Ils aimaient en lui l'artiste et l'écrivain; ils aimeront encore plus l'homme d'action qui dans cette chaire d'*Europe* fortifiera la tradition d'entente affectueuse inaugurée par le regretté Jacques Robertfrance.

J. B.

VERS UNE SYNTHESE MEDITERRANEENNE

DOCUMENT SUR L'ESPRIT MÉDITERRANÉEN

L'article que j'ai publié dans le dernier numéro des *Cahiers du Sud* a valu à la direction de cette revue, et à moi-même, des réponses sur lesquelles je m'expliquerai ici très volontiers, avec le seul regret de ne pas disposer d'assez de place pour publier intégralement les textes si intéressants dont j'ai été saisi.

Ils émanent de M. Jacques Minime, journaliste « wallon-belge », qui assista, en novembre dernier, au Congrès de l'humanisme méditerranéen, et de M. Jean Desthieux, secrétaire général de l'Académie méditerranéenne, organisatrice du dit congrès, et président du comité d'initiative des Amitiés méditerranéennes.

En bref, tous deux me reprochent d'avoir dénaturé l'esprit dans lequel fut tenu le congrès de Monaco. Ce fut, dit M. Minime, « dans l'esprit même de M. Audisio, c'est-à-dire dans le plus pur esprit méditerranéen. » Et Jean Desthieux précise : « Toute la doctrine que j'ai fait triompher à Monaco et que j'ai exposée à Paris le 8 mars tend à rappeler que la Méditerranée n'est nullement un lac latin... Nous avons, à Monaco, déclaré qu'il n'y avait pas de racisme possible, pas de race élue. Que l'humanisme n'est, originellement, ni latin, ni grec, mais *méditerranéen*... Je n'ai constitué le comité des amitiés méditerranéennes que pour sortir des ornières latines. Ma conférence du 8 mars a consisté à montrer les parentés des civilisations pré romaines : la Grèce, l'Hébraïsme, l'Islam s'y rejoignaient, comme à Alexandrie et à Jérusalem. »

Joie, grande joie, à merveille ! Nous sommes donc pleinement d'accord, M. Desthieux et moi. En doutais-je ? N'ai-je pas dit, dans mon dernier article, parlant du congrès de Monaco : « J'ai la plus haute estime pour deux ou trois de ses membres dont je connais la sincérité, la largeur de vues : preuve, l'excellence de leur programme ? »

Jean Desthieux m'accuse néanmoins de n'être pas juste et d'augmenter la confusion sur des idées qui sont les miennes, les nôtres. Je suis sensible aux deux reproches. Sur le premier, je fais *mea culpa* sans honte. J'ai attribué au congrès de Monaco des discours (notamment celui de Paul Morand), parus dans le « Cahier I de l'Académie méditerranéenne, automne 1935, Monaco », qui, en fait, n'ont pas été prononcés au congrès, mais à l'Académie, et antérieurement. Il faut avouer que la méprise était assez facilitée par la manière dont le cahier fut

présenté, au lendemain du congrès dont il contenait aussi le programme. Je m'en excuse toutefois. Et puis M. Desthieux nous annonce que les textes du congrès vont enfin paraître prochainement, patientons, en nous réjouissant d'avance de pouvoir bientôt juger sur pièces.

Sur le deuxième reproche (augmenter la confusion), je ne suis pas d'accord. Je répète au contraire que mon seul désir est qu'on ne se méprenne pas sur mes sentiments, et que la position de chacun, à commencer par la mienne, soit claire et sans ambiguïté. La première condition est de ne pas isoler l'attitude des gens, selon tel écrit ou telle manifestation. Nous vivons dans un temps où *tout* compte, où tous les mots portent, où tous les gestes sont meurtriers ou bien salutaires.

Il ne s'agit pas de savoir si je détiens la vérité méditerranéenne, si je suis seul à me croire de mon avis, comme dit Jean Desthieux, si je suis le seul à penser juste en cette matière, dit M. Minime. Il s'agit de savoir si je reste fidèle à mes pensées et à l'esprit méditerranéen, en tous lieux et occasions, et les autres comme moi.

Ce serait, à mon sens, une inadmissible duperie, pour ne pas dire plus, que d'isoler l'attitude des congressistes de Monaco et des Amitiés, même si elle s'est efforcée de rester objective, de leur attitude générale. Le congrès de l'humanisme et le comité des amitiés sont issus de l'Académie méditerranéenne. Or, plusieurs des membres de cette académie, plusieurs membres du comité des Amitiés se sont signalés par des actes et des textes contraires aux principes sur lesquels nous sommes les uns et les autres théoriquement d'accord. Faut-il citer ? Faut-il des noms ? Je pense qu'on m'en dispensera encore pour cette fois. Il me suffira de rappeler la citation que j'ai donnée dans mon précédent article, mais elle était significative, et qu'un membre de l'Académie méditerranéenne vient de publier un livre à la louange de l'hitlérisme. Alors ?

N'avais-je pas le droit, considérant l'excellent programme des Amitiés méditerranéennes, d'exprimer des craintes ou des réserves ? Et de dire : « Si nous sommes *réellement et sincèrement* (je souligne) d'accord pour abolir les préjugés fondés sur les races et les mystiques (c'étaient les termes du programme) il peut y avoir de vraies amitiés méditerranéennes ».

Mais comment concilier qu'on adopte les vœux excellents du congrès et du comité tout en signant des manifestes en faveur d'une des mystiques contemporaines que je tiens pour contraire au génie de la Méditerranée ? Comment favoriseraient-ils « la solidarité de fait aussi complète que possible » (selon les termes du vœu) ceux qui célèbrent le fascisme italien ou l'hitlérisme ?

Qu'on me dise comment ils le concilient avec l'antifascisme de l'Espagne républicaine, pour ne prendre que cet exemple. Comment faire amitié réelle et sincère avec ceux qui, malgré le congrès, malgré le comité, malgré Desthieux, et, je puis dire, malgré moi, continuent à célébrer en tous lieux la latinité, bref à s'en tenir à ce que Jean Desthieux appelle si bien « la conception antigéographique et inéquitable d'une Méditerranée réduite aux seules dimensions d'un lac latin ? »

Est-ce moi qui crée la confusion ? Ou bien n'est-elle pas là, criante, en cet ambigu ? Et croit-on que je constate sans chagrin, moi qui ai tant chanté l'unité méditerranéenne, qu'il y a des inconciliables qu'on ne peut vraiment concilier ?

« On ne fera aucune allusion directe aux problèmes politiques » disait le programme des Amitiés méditerranéennes. A quoi bon cette prudence ? Toute la confusion vient de là. Quoi ? S'agirait-il seulement de faire nombre ? L'objet du débat vaut mieux. Au lieu d'un simulacre d'agapes fraternelles où chacun garde en poche ses couteaux d'arrière-pensées, je tiens qu'il vaudrait mieux que chacun vidât son sac. On serait moins nombreux mais l'air serait plus pur.

Pour moi, j'aime mieux ne point parler par allusions, même directes, qui me paraissent encore bien peu droites. Je me refuse à fonder mes amitiés sur des réticences. J'ai la fierté de penser que cette attitude m'a permis jusqu'à ce jour de conserver les amis qui ne pensent pas comme moi. Encore un coup, c'est une affaire d'honnêteté : bien mal avisé qui s'en plaindrait.

Gabriel AUDISIO.

*

* *

M. H. Joannidès, directeur du Voyage en Grèce, *nous fait tenir le texte que nous reproduisons ci-dessous d'une enquête dont il publiera les réponses dans le n° de mai de sa revue.*

ENQUÊTE DU VOYAGE EN GRÈCE

La pensée hellénique a exercé des influences rénovatrices sur l'esprit occidental par retours cycliques. (Renaissance, Classicisme du XVIIe siècle, manière hellénistique au XVIIIe siècle, mouvement néoclassique et Romantisme au XIXe siècle).

L'esprit grec s'est toujours manifesté sous des formes diverses et constamment renouvelées suivant les aspirations et les découvertes de chaque époque.

1° *Croyez-vous que, de nos jours, nous soyons à la veille d'un pareil retour cyclique de cette influence, déterminé par l'état présent de la vie ?*

Depuis le XIXe siècle, les découvertes dans tous les domaines de l'activité intellectuelle ont modifié notre conception du génie grec, en substituant à l'intelligence scholastique de ce génie une compréhension plus humaine, une interprétation plus profonde et plus proche des exigences de l'esprit et de la sensibilité modernes.

2° *Ne prévoyez-vous pas, par conséquent, que l'influence grecque puisse se manifester sous des formes nouvelles ?*

Nous avons adressé à M. Joannidès les lignes ci-après qui ne constituent pas seulement une réponse à son enquête, mais traduisent les préoccupations des Cahiers du Sud *dans la voie d'une synthèse méditerranéenne.*

« Deux divinités semblent se partager, dans la Grèce antique, le pouvoir sur l'esprit et symbolisent deux aspects de la création, si l'on veut ses deux axes, ce sont Apollon et Dyonisos, en gros, les forces de la raison et celles de l'instinct.

« Or, il nous paraît que jusque vers le milieu du XIXe siècle le monde grec s'est manifesté obstinément sous l'espèce apollinienne. Depuis sa grande époque, en passant par la Grèce hellenistique, la Renaissance, l'âge de Winckelmann, c'est le mot d'ordre *classique*, par sa leçon d'équilibre, de mesure, de « beauté harmonieuse », qu'il s'impose aux civilisations de l'Occident. Chaque fois que son influence opère, on peut dire qu'elle marque une recrudescence de la raison, un recul des forces paniques, de l'esprit de la terre, de la poésie du sang, et cela au profit d'un monde abstrait ou d'une conception plastique de la vie.

« A certains moments de l'évolution, Apollon se fait ainsi la main sur Marsyas.

« Or on peut discerner clairement dans le désordre du temps présent que la leçon d'Apollon ne suffit plus. Le monde étouffe de trop de raison et Kierkegaard demande du « possible », c'est-à-dire tout ce que rejette la raison. Le règne de Dyonisos commence.

« La pensée grecque qu'on pourrait croire si absente du monde moderne va pouvoir y introduire ses plus sûrs, ses plus intimes ferments. Mais c'est un aspect bien différent de la Grèce classique. Il s'agit là d'une Grèce refoulée par le grand siècle socratique ; Platon en a reçu les confidences, mais il s'est abstenu d'en propager l'esprit. Cette Grèce, c'est celle des mythes archaïques, de l'épopée dyonisienne ramenant de l'Inde ses secrets. C'est la Grèce initiatique, dont l'influence cachée circule dans la Méditerranée orientale et dont les enseignements occultes furent soigneusement tus par la Grèce officielle. Déjà la science des Ioniens avait inspiré les découvertes de notre

physique ; Pythagore connaît de nos jours une nouvelle faveur ; l'œil plus inquiet de nos contemporains découvre la vibration de formes qu'on avait cru figées ; le mystère du monde ancien flotte à travers le sourire des Korés de l'Acropole.

« L'archéologie accumule des témoignages. Dans les Iles, en Crête, s'évoquent des civilisations que la nôtre ne peut renier. Une Grèce fabuleuse, à peine dégagée du divin, où l'homme se familiarise avec les monstres et reconnaît en eux les frères de ceux qui l'habitent (Freud), est si près de nous et nous inspire si profondément que Gaston Baissette, dans son « Thésée », fait d'un monstre misérable, du Minotaure, l'humanité de notre temps, condamnée à dévorer la jeunesse et les biens les plus précieux, à se perdre dans la folie et dans le sang.

« Je crois que l'influence grecque s'affirme sous le signe de Dyonisos, nécessaire à la mort des canons anciens, des formules dépassées, en attendant qu'elle s'impose pour le nouvel ordre à venir sous le signe des deux divinités réconciliées.

Jean BALLARD.

UNE CONFERENCE DE JOAN ESTELRICH :

DÉCADENCE ET RENAISSANCE D'UNE CULTURE

Rarement lettrés entendirent profession de foi mieux pensée que celle de Joan Estelrich à la Société d'Etudes Philosophiques. Présenté avec maitrise par le Président, Gaston Berger, qui retraça très sobrement sa carrière, le jeune intellectuel catalan aborda sans détour une explication biologique du processus des cultures. Et à le voir, ardent, précis, développer l'ordre de ses idées, on devinait ce que sa conception vitaliste devait à son tempérament. Une culture n'a pas de vie propre hors des esprits qui la portent, elle naît, rayonne ou meurt suivant l'évolution de la société qu'elle exprime. Plus un peuple accroît sa conscience, plus sa culture resplendit ; mais elle ne tarde pas à entrer en décadence quand se perd cette conscience, quand par une sorte d'*aphasie collective* ce peuple n'a plus rien à dire, n'a plus de « message ». La disparition d'une culture résulte d'une perte d'énergie spirituelle, mais il faut peu de chose pour que revive l'esprit d'une race. Des étincelles suffisent à ranimer une culture : les débris d'une langue, une institution sauvée et voilà qui peut assurer une renaissance. C'est pourquoi quelques humanistes ont pu réveiller un peuple en faisant appel à sa *mémoire*, à la nos-

talgie vivifiante: cela suppose non l'évocation d'un passé mort, ce voluptueux romantisme des ruines, mais la résurrection des vestiges valables, des germes de renaissance. Et pour que cette renaissance ne soit pas une œuvre artificielle de linguistes et d'archéologues, il faut que « la chronique se change en évangile », c'est-à-dire que les porteurs de culture soient aussi des héros de la pensée. Il ne pourrait suffire pour qu'une culture redevienne vivante, de restaurer sa tradition, il faut encore revivifier cette tradition, abandonner ses valeurs caduques pour exalter des valeurs fécondes, il faut la repenser en fonction des réalités du temps, il faut la « racheter » au prix de certains sacrifices, dont au premier rang les joies du dilettante et des mélancolies artistes, il faut aborder les problèmes nouveaux, ne pas craindre ces bouleversements intimes qui révèlent à l'intellectuel sa vocation et ses pouvoirs. Des « constellations spirituelles » se forment par le besoin de créer en commun, d'assurer la survie des vérités valables, du langage, de la conscience traditionnelle. Et ainsi apparait un humanisme en mouvement qui intègre tout élément de vie et devient une force neuve de civilisation, une *renaissance* s'opposant aux facteurs de barbarie et de décadence.

Tel était à peu près le message de Joan Estelrich. Quand on sait ce que représente cet homme pour son pays en plein réveil, cet acte de foi avait un sens émouvant qui dépassait la portée d'une conférence. Quand il lança pour terminer: *pour un peuple dominer n'est pas nécessaire, se dominer est nécessaire,* on eut l'impression qu'il réalisait enfin l'accord attendu de l'esprit et de l'âme, qu'il était l'apôtre d'une foi nouvelle chez qui la conscience devient volonté d'action.

Jean BALLARD